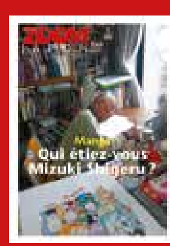


ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 117 - février 2022
Manga
Qui étiez-vous Mizuki Shigeru ?
Mizuki Productions

ÉDITO 100 ans



Au moment où nous bouclons ce 117e numéro de *Zoom Japon*, la situation sanitaire dans l'Archipel ne nous permet pas de savoir si le pays rouvrira rapidement ses frontières aux visiteurs étrangers. Le gouvernement japonais soutenu par son opinion publique a choisi de refermer la porte qu'il avait entrouverte peu de temps avant l'apparition du variant Omicron. En attendant un hypothétique assouplissement, nous vous proposons de faire mieux connaissance avec l'un des grands artistes de manga, MIZUKI Shigeru. Celui-ci aurait eu 100 ans cette année. Très sensible aux esprits et autres fantômes présents dans plusieurs de ses œuvres, il aurait été intéressant de connaître son regard sur cette crise dans laquelle nous sommes plongés depuis plus de deux ans. Sans doute aurait-il apporté un peu d'humour.

LA RÉDACTION

courrier@zoomjapon.info

49,5 **dollars. Telle est la somme que représente une heure de travail au Japon. Autrement dit, la productivité du travail, qui correspond à la quantité de produits ou de services qu'un employé fournit en une heure, est plutôt faible dans l'Archipel. Le Japon se situe désormais à la 23e place des 38 pays membres de l'OCDE, en recul de deux places par rapport à 2019.**

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Marunouchi, arrondissement de Chiyoda, Tôkyô



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

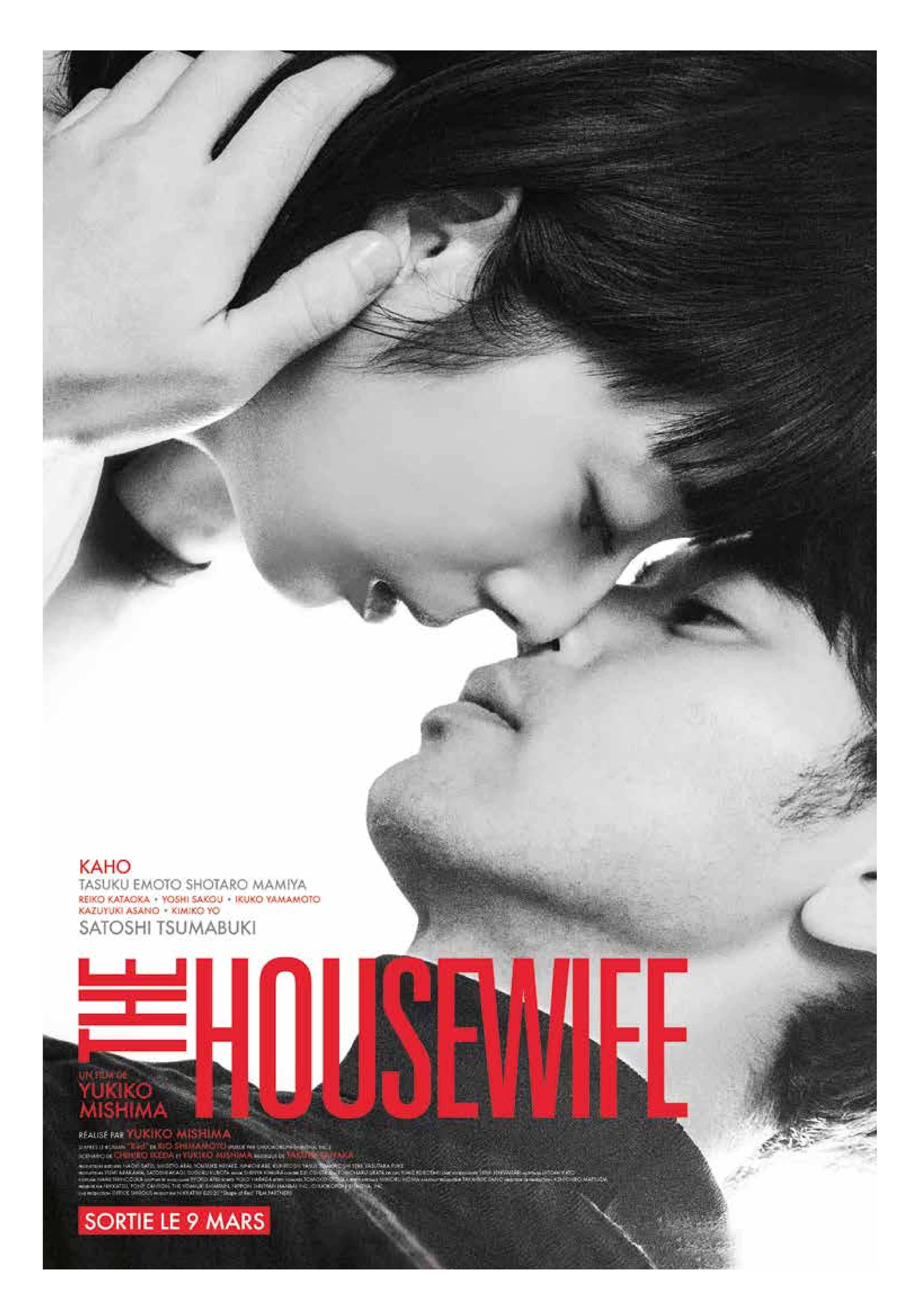
Dans ce quartier de la capitale propice au shopping, les magasins rivalisent d'idées pour permettre aux clientes de se reposer dans les conditions les plus confortables entre deux courses. Des serres chauffées sont ainsi mises à disposition. Cela permet à la fois de respecter les gestes barrières avec les autres et de rassurer les personnes inquiètes de la poussée épidémique dans la capitale. Au regard des sondages qui montrent un fort soutien à l'égard du gouvernement actuel plutôt enclin à renforcer les mesures de protection, ces initiatives sont bien accueillies.

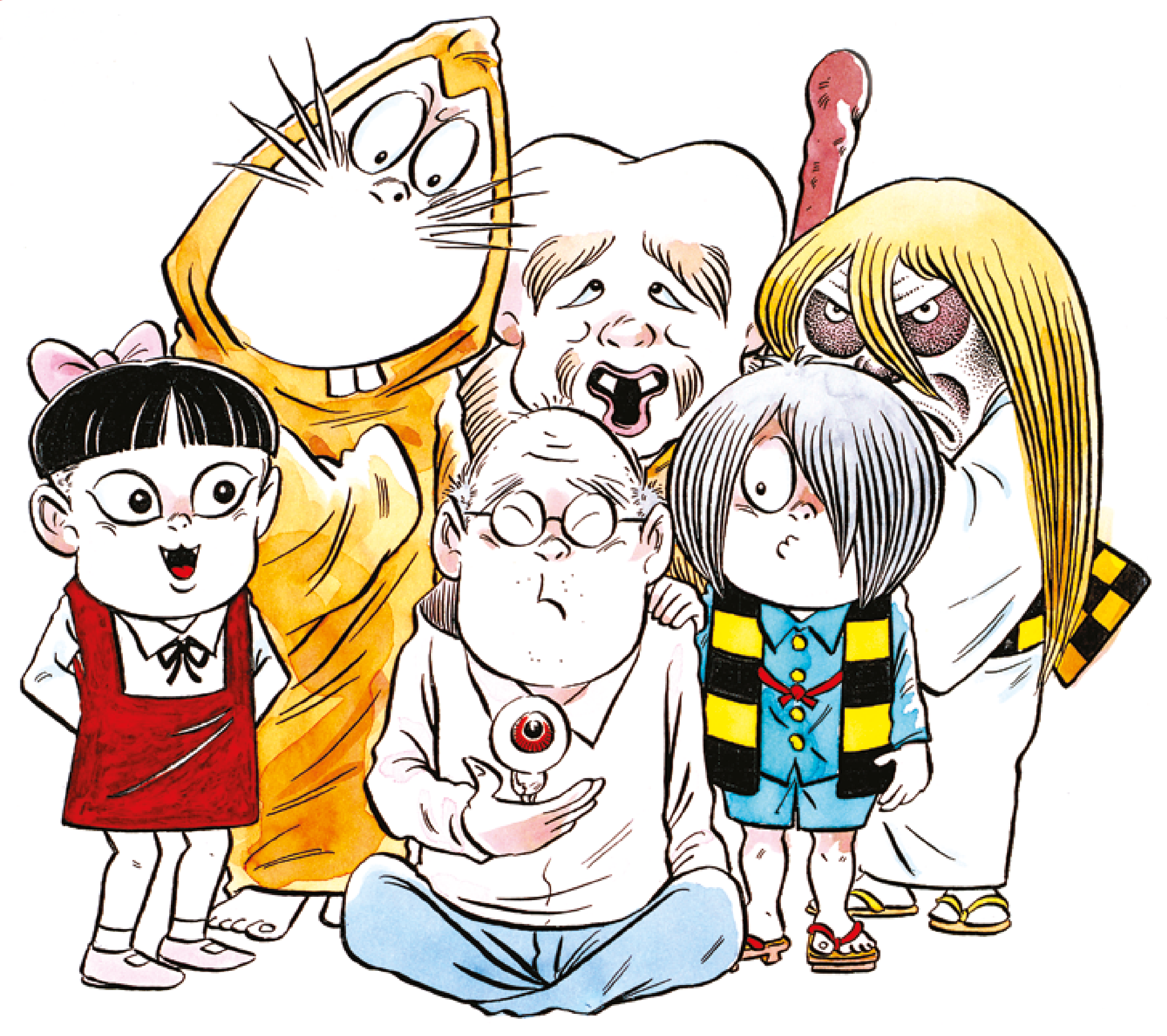
SOCIÉTÉ 3 condamnés à mort exécutés

Le Japon a exécuté, le 21 décembre, pour la première fois depuis deux ans, trois condamnés à mort. Il s'agissait d'un homme de 65 ans condamné pour le meurtre au marteau et au couteau de sept membres de sa famille et de voisins en 2004, et de deux hommes de 54 et 44 ans condamnés pour un double meurtre commis en 2003. La dernière exécution au Japon remontait à décembre 2019.

DIPLOMATIE Pas de ministre pour les JO d'hiver

Tout en évitant de s'aligner sur les Etats-Unis, le Royaume-Uni, le Canada ou encore l'Australie qui ont décrété un boycottage diplomatique des Jeux olympiques d'hiver, organisés en février à Pékin, le Japon a annoncé qu'il n'enverrait pas non plus de responsables ministériels en Chine. En revanche, la présidente du Comité d'organisation des JO de Tôkyô et le président du comité olympique japonais s'y rendront.


KAHO
TASUKU EMOTO SHOTARO MAMIYA
REIKO KATAOKA • YOSHI SAKOU • IKUKO YAMAMOTO
KAZUYUKI ASANO • KIMIKO YO
SATOSHI TSUMABUKI
THE HOUSEWIFE
UN FILM DE
YUKIKO
MISHIMA
RÉALISÉ PAR YUKIKO MISHIMA
SORTIE LE 9 MARS



Mizuki Pro

Autoportrait de Mizuki Shigeru au milieu de ses personnages les plus célèbres.

100 bougies pour Mizuki

Momument de la culture manga, Mizuki Shigeru aurais eu 100 ans cette année. Voici son histoire.

Zoom Japon a pris l'habitude, ces dernières années, de publier un dossier consacré au manga en écho au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême qui accorde une place de plus en plus importante à ce mode d'expression venu du Japon. En raison du rebond épidémique lié au variant Omicron, l'édition 2022, qui devait initialement avoir lieu fin janvier, a été reprogrammée du 17 au 20 mars. Une exposition consacrée à Mizuki Shigeru s'y tiendra à l'occasion du centenaire de sa naissance. Votre magazine, qui a toujours eu un faible pour la production de ce grand maître du manga et celle plus généralement du mensuel *Garo* où il a œuvré, ne pouvait pas manquer l'occasion de lui consacrer quelques pages.

Comme à notre habitude, nous avons moins cherché à analyser son œuvre que tenter de cerner sa personnalité grâce à quoi il est aussi plus facile de saisir son travail. Nous nous sommes tournés vers les personnes qui l'ont bien connu afin de recueillir leurs témoignages sur l'homme qu'il était et sur son obsession à l'égard de l'univers des *yôkai* dont nous avons déjà parlé dans ces colonnes (voir *Zoom Japon* n°75, novembre 2017). Mizuki Shigeru nous a quittés le 30 novembre 2015 après une vie bien remplie et consacrée en grande partie au manga. Appartenant au patrimoine, son œuvre riche et variée reste encore à être valorisée dans notre pays même si l'on peut déjà en découvrir de nombreux pans. Espérons que le 100e anniversaire de sa naissance incitera les Français à lui accorder une plus grande attention encore. *Zoom Japon* y contribue à sa façon. L'occasion de remercier Atsukawa Mitsuhiro pour son soutien.

Odaira Namihei

DESTIN "C'était un bourreau de travail"

Haraguchi Naoko, fille du mangaka, raconte son père et témoigne de son existence auprès de lui.

On a beaucoup écrit sur l'art de Mizuki Shigeru, mais comment était-il en tant que personne et surtout en tant que père de famille ? Nous avons posé la question à sa fille, Haraguchi Naoko, qui, avec son mari, gère l'œuvre du mangaka à travers leur société, Mizuki Productions.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Photo de Mizuki Shigeru exposée au Kitarô Chaya, à Chôfu dans la banlieue ouest de Tôkyô.

Lorsque vous êtes née, votre père avait déjà la quarantaine, n'est-ce pas ?
Haraguchi Naoko : Oui, c'est exact.

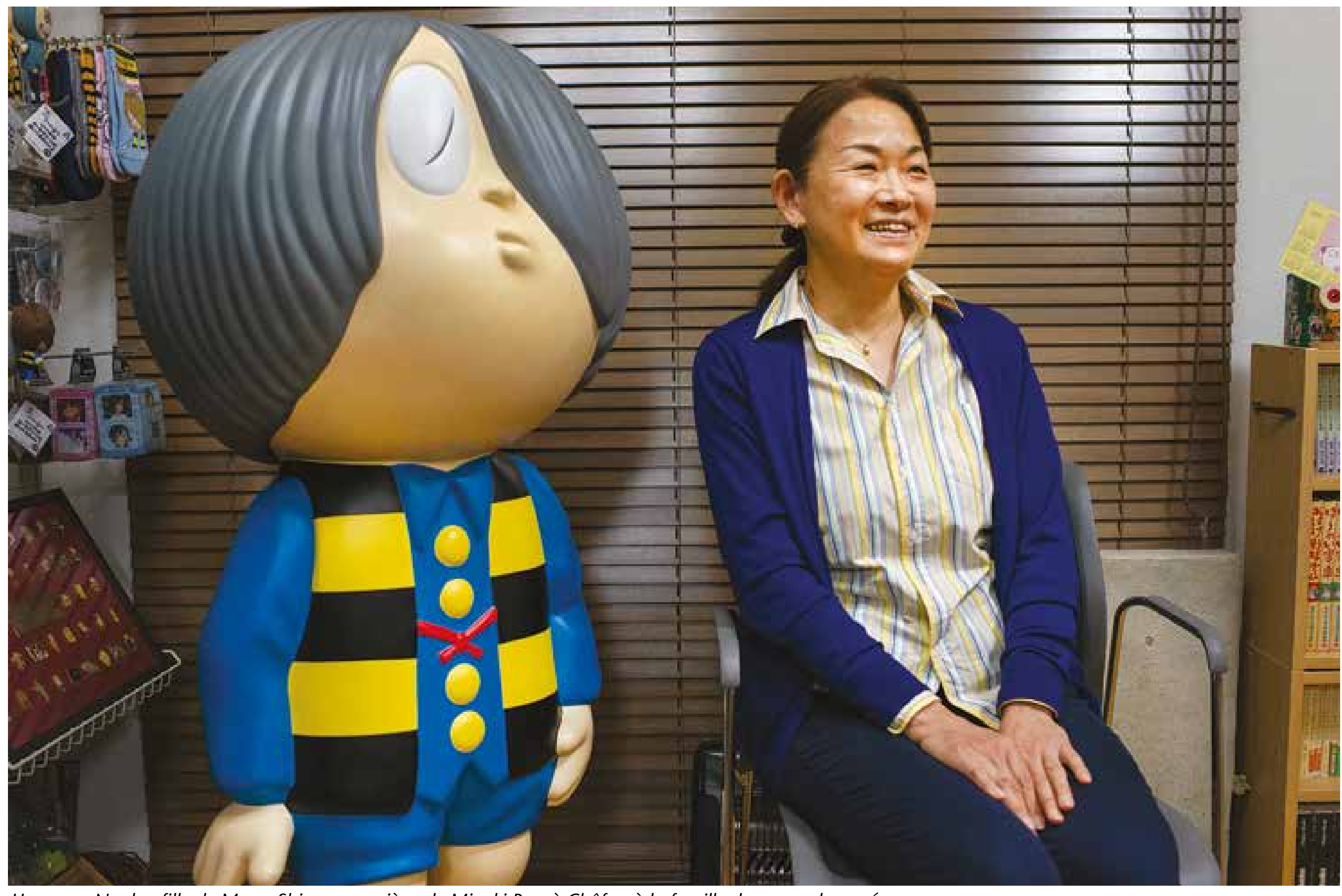
Enfant, comment voyiez-vous votre père ?
H. N. : C'était un bourreau de travail. Il travaillait à la maison, mais il pouvait très bien être ailleurs car nous ne le voyions jamais. Il dessinait tout le temps, du matin au soir. Le dîner était le seul moment de la journée que toute la famille passait ensemble. Je jouais généralement avec ma sœur, qui a quatre ans de moins que moi. Nous nous faufilions parfois dans le studio de papa et il nous laissait rester s'il n'était pas trop occupé. Il y avait des mangas partout et nous pouvions passer des heures à les lire. D'autres fois, il perdait patience et nous ordonnait de partir. Surtout quand j'étais enfant, papa travaillait sur des mangas qui étaient publiés en série dans des magazines hebdomadaires. Il avait donc un emploi du temps extrêmement serré et il ne pouvait pas se permettre de prendre du temps libre, encore moins de jouer avec nous. Cela dit, il chérissait certainement toute sa famille. Je me souviens qu'à chaque fois que nous avions une fête sportive ou une journée portes ouvertes à l'école (lorsque les parents ont la possibilité d'observer le comportement de leurs enfants en classe et dans l'environnement scolaire), j'écrivais une lettre et la laissais sur son bureau, en espérant qu'il vienne me voir. Il ne l'a jamais fait *(rires)*, mais il a gardé toutes mes lettres.

Il semble que votre père était aussi un grand lecteur.
H. N. : En effet, son studio était rempli de livres et de documents sur ses sujets favoris. Il lisait rarement les mangas des autres – il était trop occupé à créer ses propres histoires – mais il avait beaucoup de livres sur le folklore mondial, et des ouvrages consacrés à la religion, à la danse et aux coutumes sociales. Bien sûr, il avait beaucoup de livres et de documents sur les fantômes et les *yôkai* (voir *Zoom Japon* n°75, novembre 2017), et pas seulement ceux du Japon. Il s'intéressait beaucoup à la culture mondiale. Il a visité plusieurs pays pour faire des recherches sur ces sujets.

Dans une interview publiée dans *Zoom Japon* (n°67, février 2017), la fille du mangaka Kamimura Kazuo a déclaré que sa mère n'aimait pas vraiment le travail et le mode de vie de son père. Que pensait votre mère du travail de votre père ?
H. N. : Elle ne le détestait pas. Elle a peut-être été surprise par le genre de vie qu'il menait lorsqu'ils se sont mariés et sont venus vivre à Tôkyô, et elle a réalisé à quel point il était pauvre, mais elle a vu que c'était un homme qui travaillait dur et qui était vraiment passionné par son travail, alors elle l'a soutenu du mieux qu'elle pouvait. Elle faisait toujours attention à ne pas le déranger, et lorsqu'il faisait une pause, elle était toujours prête à lui offrir une tasse de thé.

L'une des œuvres les plus connues de votre père est *Komikku Shôwa-shi* [Une histoire de l'ère Shôwa (1925-1989) en manga, inédit en français], publiée en plusieurs volumes. Vous êtes né dans les années 1960, en plein boom économique. Quelle était l'attitude de votre père vis-à-vis de cette période de l'histoire du Japon ?
H. N. : La période d'après-guerre au Japon a été caractérisée par un énorme effort pour moderniser le pays et développer son industrie. La science était à l'honneur, y compris la recherche sur l'énergie atomique. Cela a eu pour effet secondaire malheureux d'endommager l'environnement (par exemple, par la pollution de l'air et de l'eau) et de perturber les liens humains qui avaient été si importants dans le passé. La tradition était considérée comme démodée et était remplacée par un nouvel ensemble de valeurs. Papa n'a pas du tout aimé ces changements. En tant que personne qui ressentait un lien fort avec la nature, il ne pouvait pas approuver ces pratiques. C'est pourquoi il a créé de nombreux mangas et écrit des essais affirmant que l'homme faisait partie du monde naturel et avait le devoir de l'aimer, de le respecter et même de le craindre.

En grandissant, quel type de relation avez-vous eu avec votre père ?
H. N. : Quand j'étais enfant, j'aimais vraiment dessiner et j'étais assez douée pour mériter les éloges de mon professeur. Mais mes camarades de classe disaient simplement : *"Bien sûr qu'elle est bonne : son père est mangaka"*. Ce genre de commentaire m'a toujours rendue folle. Je voulais être acceptée pour ce que j'étais. Après tout, c'est moi qui avais fait ce dessin, pas mon père. À partir de ce moment-là, j'ai essayé de garder mon identité secrète [Mizuki était le nom de plume de son père, tandis qu'elle était connue sous son vrai nom, Mura]. Aujourd'hui, bien sûr, je suis fière de mon héritage et je profite de chaque occasion pour parler de lui et de son art, mais jusqu'à ce que je rejoigne Mizuki Pro, alors que j'avais la trentaine, je n'ai jamais donné cette information et je n'ai révélé l'identité de mon père qu'à contrecœur si quelqu'un me le demandait.


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

HARAGUCHI Naoko, fille de MIZUKI Shigeru, au siège de Mizuki Pro, à Chôfu où la famille du mangaka a vécu.

J'ai lu quelque part que vous avez même été malmenée parce que vous êtes la fille de MIZUKI.
H. N. : C'est ma sœur. On se moquait d'elle parce que son père était célèbre pour dessiner des *yôkai*. *"Tu sais que les* yôkai *n'existent pas ?"* lui a dit un autre enfant. *"Alors ton père n'est qu'un menteur !"* Elle est rentrée de l'école en courant et en pleurant.

N'avez-vous jamais pensé à devenir vous-même un artiste de manga ?
H. N. : L'idée de travailler dans le domaine du manga ou de l'anime me plaisait, mais j'avais toujours peur de vivre dans l'ombre de mon père. Il est difficile d'être à la hauteur des attentes lorsque votre père est une si grande figure culturelle. En fait, j'ai aidé mon père pendant une courte période. Comme vous le savez, ses dessins sont très détaillés. Il m'a demandé d'ajouter tous ces petits points dans les images, ce qui est un travail difficile et fastidieux. Comme vous pouvez l'imaginer, je me suis vite ennuyée et fatiguée, et il en a conclu que je n'avais aucun enthousiasme pour les mangas et ne m'a plus jamais demandé de le faire.

Si vous aviez eu une véritable passion pour cet art, vous auriez été prête à faire même un travail aussi humble, n'est-ce pas ?
H. N. : Exactement. Quand quelqu'un commence comme assistant, il doit s'occuper de tâches telles que dessiner les bordures des cadres et remplir les espaces avec de l'encre noire. Dessiner des points, d'ailleurs, était l'une des principales tâches des assistants de mon père. Cela peut sembler simple, mais ça ne l'est pas. Vous devez avoir une main sûre dans la mesure où ces centaines ou milliers de points doivent tous se ressembler.

En parlant d'assistants, même TSUGE Yoshiharu (voir *Zoom Japon* n°87, février 2019) a travaillé pour votre père.
H. N. : Oui, il a travaillé avec papa dans la seconde moitié des années 1960, mais l'appeler assistant ne lui rendrait pas justice. Après tout, au moment où il a commencé à aider papa, il était déjà un artiste de manga très respecté. Il habitait non loin de chez nous, à l'étage d'un restaurant de *râmen* (voir *Zoom Japon* n°26, décembre 2012), et il venait souvent nous aider. Il arrivait que papa soit à court d'idées pour l'intrigue et qu'il demande des suggestions à TSUGE. De plus, papa avait du mal à dessiner les personnages féminins, alors que TSUGE était célèbre pour ses jolies filles, c'est pourquoi on lui confiait toujours le soin de les dessiner. Un autre assistant qui allait devenir un artiste célèbre était IKEGAMI Ryôichi. Il venait d'Ôsaka et a travaillé avec nous pendant près de deux ans avant de commencer sa carrière solo.

En moyenne, combien d'assistants travaillaient avec votre père ?
H. N. : Le pic a été atteint dans les années 1960, quand il était très occupé et employait sept ou huit assistants, mais la moyenne était probablement plus proche de cinq. Il a rénové et agrandi notre maison, ajoutant des pièces et un grenier, afin que les assistants puissent vivre avec nous. Dans les années 1980, lorsqu'il a décidé de travailler moins parce que cela affectait sa santé, ils n'étaient plus que deux ou trois.

Votre mère s'occupait-elle de tout le monde comme dans une écurie de lutteurs de sumo ?
H. N. : Non, ce n'était pas comme ça. Nous partagions la même cuisine et chacun cuisinait pour son compte. Mais lorsqu'une échéance approchait, tout le monde était très occupé et ma mère préparait les repas pour tout le personnel. La plupart des assistants étaient de jeunes hommes célibataires qui avaient déménagé à Tôkyô et à qui la famille manquait. En consé-

quence, les plats de ma mère étaient très appréciés auprès d'eux.

Votre père était célèbre non seulement pour son travail, mais aussi pour son mode de vie original et non conventionnel. Ressentiez-vous la même chose de son vivant ?

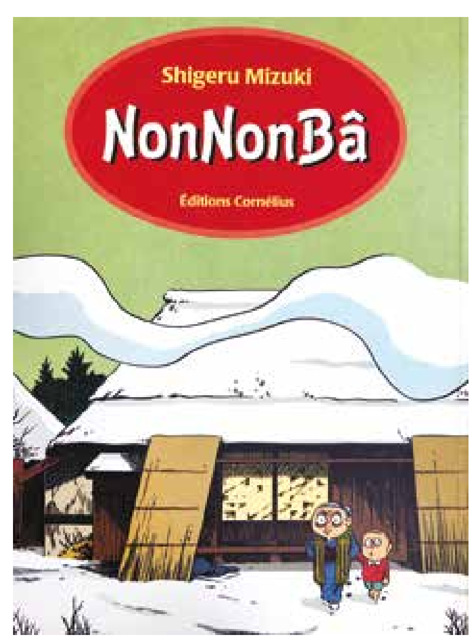
H. N. : C'est difficile de remarquer ces choses quand on grandit avec cette personne et qu'on la voit tous les jours. Pour vous, tout ce qu'il fait ou dit est normal. Même le fait qu'il lui manque le bras gauche (il l'avait perdu pendant la guerre) était quelque chose que j'acceptais sans broncher, d'autant plus qu'il faisait tout sans aide. La seule chose qu'il ne pouvait pas faire était de se couper les ongles *(rires)*, alors il demandait à ma mère. Puis un jour, alors que j'étais au collège, nous sommes sortis nous promener et, pour la première fois, j'ai remarqué que les gens se retournaient en voyant qu'il n'avait qu'un seul bras. C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'être manchot était tout sauf normal, et que les autres personnes le considéraient comme quelque chose de bizarre ou d'effrayant. Mais papa s'en fichait. Il ne se souciait pas de ce que les autres pensaient de lui. Il portait même des chemises à manches courtes sans essayer de cacher le fait qu'il lui manquait un bras. En repensant à son style de vie et à sa mentalité, je vois maintenant qu'il était différent. La société japonaise encourage les gens à se conformer aux règles non écrites et aux coutumes communes, et tout le monde a tendance à agir de la même manière en public, mais mon père suivait son chemin sans se soucier de la façon dont il était jugé. Il ne comprenait pas ce qu'il y avait de mal à être différent.

Il était fondamentalement un esprit libre, n'est-ce pas ?

H. N. : Oui, même s'il est vrai qu'il est parfois allé trop loin, comme lorsqu'il a été arrêté par la police pour avoir conduit un très vieux vélo alors qu'il ne portait que ce qui ressemblait à première vue à des sous-vêtements *(rires)*. Il a fait sa part de choses embarrassantes.

Sur les photos et les vidéos, votre père a l'air d'une personne très gentille, décontractée et heureuse de vivre. Cependant, j'ai lu qu'en grandissant à Sakaiminato, dans la préfecture de Tottori (voir *Zoom Japon* n°3, septembre 2010), il était considéré comme une brute et un enfant à problèmes.

H. N. : En effet, à l'époque, il était un *gakidaishô* typique (un chef de bande). Le premier jour de l'école primaire, il a cherché l'enfant le plus costaud de sa classe et l'a battu pour s'assurer que tout le monde comprenait qui était le patron. Il était grand et fort et a rapidement rassemblé sous son commandement une bande d'enfants qui lui ressemblaient. Ils se battaient souvent contre d'autres bandes pour dominer le quartier. Ils n'hésitaient pas à utiliser des bâtons et à lancer des pierres, et il rentrait souvent couvert de sang. Mais il n'était pas seulement une brute égoïste ; il prenait soin de ses "soldats" et n'essayait pas de gouverner par la peur. C'est du moins ce qu'il avait l'habitude de dire.



NonNonBâ *évoque l'enfance de Mizuki à Tottori.*

MIZUKI Shigeru est célèbre pour avoir consacré sa vie à la recherche et au dessin de *yôkai* (quelque 800 esprits rien qu'au Japon). D'après vous, pourquoi votre père était-il si fasciné par ces esprits ?

H. N. : En grandissant à Sakaiminato, il a rencontré une vieille femme nommée KAGEYAMA Fusa qui travaillait parfois chez lui comme aide. A Sakaiminato, on a tendance à appeler les gens qui servent les dieux et Bouddha *"non-non-san"*, et elle était la femme d'un chaman, donc les gens l'appelaient *"Non-non-bâ"* (le mangaka lui a consacré un livre *Non-non-bâ* publié en France chez Cornélius). Elle emmenait souvent papa au Shôfuku-ji, un temple situé à environ 2 kilomètres de sa maison, où une carte de l'enfer est exposée dans le hall principal. C'était une représentation si puissante et effrayante de l'enfer qu'elle a laissé une forte impression sur son jeune esprit. Cette image et les récits effrayants de Non-non-bâ ont montré à mon père l'existence d'un autre monde peuplé d'esprits.

Votre père était aussi un philosophe en quelque sorte. Il est célèbre, entre autres, pour avoir inventé les "Sept règles pour être heureux".

1. Ne faites rien dans le but de réussir, d'être honoré ou de gagner.
2. Continuez à faire ce que vous ne pouvez pas vous empêcher de faire.
3. Vous devez rechercher votre propre plaisir, et non vous comparer aux autres.
4. Croyez en votre talent.
5. Sachez que le talent et le revenu sont différents.
6. Soyez paresseux.
7. Croire au monde invisible.

Pourquoi les a-t-il écrites ?

H. N. : C'était surtout l'idée de son éditeur, pour exprimer de manière simple le message qu'il voulait faire passer. Son expérience en tant que dessinateur de manga, par exemple, lui avait appris que même si vous travaillez dur et faites ce en quoi vous croyez, vous pouvez ne pas réussir, mais que cela ne signifie pas que vous devez abandonner. La règle n° 2 est également très importante. Lorsque des artistes en herbe lui avouaient qu'ils doutaient de continuer à dessiner des mangas et lui demandaient conseil, il répondait qu'il fallait devenir obsédé par ce que l'on faisait au point de se moquer de l'opinion des autres. Mon père a enduré de nombreuses années difficiles avant de percer, alors qu'il avait déjà la quarantaine. Mais il n'a jamais abandonné parce qu'il ne pouvait s'empêcher de dessiner.

La plus célèbre d'entre elles est sans doute la règle n° 6 : être paresseux.

H. N. : Oui, et beaucoup de gens en comprennent mal le sens. Ils pensent qu'il disait qu'il fallait être oisif dans la vie, faire le moins de travail possible. Or, ce qu'il voulait vraiment dire, c'est qu'il faut travailler comme un fou quand on est jeune, de sorte que, plus tard, on puisse s'asseoir et profiter de la vie à un rythme plus lent, car le vrai bonheur ne consiste pas seulement à travailler dur. Il avait appris cette sagesse des Tolai, les habitants de l'île de Rabaul avec lesquels il s'était lié d'amitié pendant la guerre. En effet, quand on regarde le genre de vie qu'il a mené dans les années 1960 et au début des années 1970, il était tout sauf paresseux. Probablement parce qu'il a trouvé le succès relativement tard dans sa vie, il considérait les éditeurs de mangas comme des *fuku no kami* (dieux de la bonne fortune) et ne refusait jamais une commande de peur que s'il la refusait, ils ne la lui redemandent pas. Puis, à l'âge de 50 ans, il a ressenti une douleur à la poitrine et s'est effondré. Il a alors compris qu'il avait besoin d'une pause et, dans les années qui ont suivi, il n'a travaillé que sur des projets qui lui plaisaient vraiment. Mais malgré tout, et assez ironiquement, il n'a jamais mis en pratique ce qu'il prêchait. Il était un bourreau de travail dans l'âme et a continué à dessiner et à donner des interviews presque jusqu'à la fin. Il n'a jamais réussi à devenir paresseux.

PROPOS RECUEILLIS PAR GIANNI SIMONE

CIRCUIT A la recherche de Kitarô

La ville de Chôfu où l'artiste a vécu près de 60 ans est un endroit intimement lié à son œuvre et ses personnages.

Deux lieux sont chers aux fans de MIZUKI Shigeru : le premier est Sakaiminato, dans la préfecture de Tottori, où l'artiste a grandi (voir *Zoom Japon* n°3, septembre 2010) ; le second est Chôfu, la ville de la banlieue ouest de Tôkyô où il a passé les 56 dernières années de sa vie.

Le mangaka s'y est installé en 1959, un an après avoir fait ses débuts en tant que dessinateur de mangas, en travaillant pour le marché florissant des *kashihon* (livre disponible à la location) à cette période. La ville de Chôfu était devenue l'une des plus grandes villes de la région. Reliée au centre de Tôkyô par la ligne de chemin de fer Keiô, elle s'était rapidement développée après le grand tremblement de terre de 1923 qui avait frappé la capitale et ses alentours, lorsque de nombreuses personnes et entreprises avaient déménagé en banlieue. En 1955, par exemple, elle comptait plus de 45 000 habitants. 10 ans plus tard, elle dépasserait les 100 000 habitants.

Aujourd'hui encore, Chôfu est classée comme l'une des villes japonaises ayant le plus fort taux de croissance démographique. Des quartiers, comme Kichijôji (voir *Zoom Japon* n°96, décembre 2019) ou Shimo-Kitazawa, apparaissent peut-être plus branchés parmi les jeunes qui aiment s'amuser, mais Chôfu est le seul endroit, en dehors des 23 quartiers centraux de Tôkyô, où la population continue de croître.

Il faut entre 10 et 20 minutes pour rejoindre Chôfu en train depuis Shinjuku. Le Kitarô Bus, un bus coloré, propose plusieurs itinéraires et peut vous emmener partout, mais la meilleure façon d'explorer la ville est à pied ou à vélo. En effet, on ne peut que remarquer toutes les personnes qui se déplacent à vélo et les nombreuses places de stationnement et voies de circulation réservées aux bicyclettes. Selon une enquête récente, 16 % des habitants de Chôfu utilisent la voiture comme principal moyen de transport, tandis que 22 % sont des cyclistes, soit presque autant qu'aux Pays-Bas, considérés comme le pays de la bicyclette par excellence.

Il est intéressant de noter que, selon une étude de l'université de Lund en Suède sur l'impact des bicyclettes sur la vie communautaire, conduire une voiture entraîne une perte de 20 yens pour la société pour chaque kilomètre parcouru en raison des embouteillages et de la pollution atmosphérique, alors que la même distance parcourue à vélo apporte un bénéfice de 20 yens. Par ailleurs, les personnes qui font du vélo pendant 30 minutes par jour verraient leur risque de développer un diabète réduit de 40 %.

Quoi qu'il en soit, la première destination de notre tour de Chôfu est très proche de la gare. La Tenjin-dôri ressemble à première vue à une rue commerçante typique, mais nous découvrons rapidement qu'elle est peuplée de statues à l'effigie de personnages tirés du best-seller du mangaka *Kitaro le repoussant* (*GeGeGe no Kitarô,* trad. par FUJIMOTO Satoko et Eric Cordier, éditions Cornélius). Nezumi Otoko est allongé sur un banc, Neko Musume et Ittan-Mmomen sont assis sur un boîtier de transformateur, et Kitarô lui-même accueille les passants à l'entrée de la rue. Ils ont été installés en 1991 à la suite d'une proposition de MIZUKI lui-même, qui avait apparemment l'habitude de faire ses courses dans cette rue. Aujourd'hui encore, elle conserve une atmosphère décontractée. Non loin de là, d'ailleurs, se trouve un bâtiment anodin abritant Mizuki Productions (voir pp. 5-7), la société qui gère l'énorme production créative de l'artiste et planifie les nouveaux projets de mangas et d'anime.

A l'extrémité nord de Tenjin-dôri, on trouve le Fuda Tenjin, un très ancien sanctuaire shintoïste entouré de verdure qui aurait été construit au Ier siècle sous le règne du 11e empereur SUININ. Il est étonnant qu'un espace aussi calme se trouve à seulement 5 minutes de marche de la gare de Chôfu. En plus d'être un célèbre lieu de pouvoir, le lieu est populaire parmi les fans de *Kitaro le repoussant* en tant que destination de pèlerinage pour les *otaku*. Selon la version originale de la saga du *yôkai*, intitulée *Hakaba Kitarô* (Kitaro du cimetière), le petit bosquet du sanctuaire est également l'endroit où Kitarô est censé vivre. En effet, Chôfu a été une grande source d'inspiration pour le mangaka et nombre de ses œuvres sont, au moins en partie, liées à la ville et à son environnement naturel.

Après avoir dit nos prières et acheté un *omikuji* (divination inscrite sur une bande de papier) sur le thème de Kitarô, nous reprenons notre marche vers le nord en traversant la jolie rivière locale, la Nogawa, et en passant devant de nombreux champs et magasins indépendants. Bien que Chôfu soit assez proche du centre de Tôkyô, environ 10 % de sa superficie est utilisée comme terre agricole, et il y a un taux relativement élevé d'agriculteurs qui contournent les canaux de distribution traditionnels pour concentrer leurs ventes directement sur la communauté locale. Une grande partie de leurs produits, par exemple, se retrouve dans les repas scolaires, et plus de 60 % des habitants de la ville achètent habituellement des légumes dans des points de vente directe, ce qui contribue à soutenir l'économie agricole locale et à resserrer les liens entre consommateurs et producteurs. Cela permet, entre autres, aux agriculteurs de Chôfu d'utiliser moins de pesticides.

A l'heure de l'économie mondialisée, cette relation traditionnelle a été rompue, car une grande partie de la nourriture que nous consommons quotidiennement provient de loin. Au Japon, par exemple, le kilométrage alimentaire moyen (c'est-à-dire la distance entre la zone de production des aliments et la zone de consommation) est de 16 000 km. En comparaison, le kilométrage alimentaire en Grande-Bretagne est de 4 000 km. A Chôfu, cependant, ce taux est bien inférieur à la moyenne nationale. En d'autres termes, les résidents locaux ont trouvé le moyen d'entretenir une petite économie et, ce faisant, ont renforcé un modèle social où les membres de la commu-



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le temple Jindai-ji est l'un des lieux que l'artiste appréciait.



En sortant du Jindai-ji, le Kitarô Chaya est un des lieux incontournables pour ses fans. On y trouve toutes sortes d'objets et de plats inspirés par ses œuvres.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

nauté s'efforcent de se soutenir mutuellement.

Après environ 15 minutes, nous atteignons Jindai-ji, l'un des temples bouddhistes les plus connus et les plus beaux de Tôkyô. C'est aussi le deuxième plus ancien après le Sensô-ji, à Asakusa (voir *Zoom Japon* n°46, décembre 2014). Le terrain du Jindai-ji est immense et abrite plusieurs bâtiments, dont ceux de trois anciens temples majeurs de la période Edo (1603-1868) : le Jinjadai, où est enchâssé le Bouddha secret, le Shakadô, et le Fudôdô. La statue du Bouddha Gautama (le fondateur du bouddhisme, connu au Japon sous le nom de Shaka Nyorai) est un bien culturel important qui date du VIIe siècle.

Le nom du temple semble dériver du dieu de l'eau Jinja Daishô, également connu sous le nom de Grand Roi (les deux noms ont le même premier caractère chinois). En effet, une célèbre source se trouve dans l'enceinte du temple, dont l'eau a été sélectionnée comme l'une des meilleures de Tôkyô. Malheureusement, cette abondance d'eau n'a pas suffi à protéger le temple de deux incendies dévastateurs qui ont détruit tous ses bâtiments en 1646 et 1865. L'actuel hall principal, par exemple, est une reconstruction de l'ère Taishô (1912-1925).

Parmi les nombreuses attractions du temple, on trouve un vaste jardin botanique et un cimetière d'animaux morbidement mignon, mais les fans de mangas préféreront sans doute se rendre au Kitarô Chaya, un café et une boutique de souvenirs pittoresques qui illustrent parfaitement la façon dont les temples bouddhistes au Japon sont souvent un mélange de sacré et de profane. Cette structure rétro en bois, vieille de plus de 50 ans, est l'une des premières choses que l'on rencontre en sortant du temple. Ici, vous pouvez apprécier le monde fantastique de MIZUKI sous tous ses aspects. Le café a une atmosphère nostalgique qui rappelle le Japon de l'ère Shôwa (1925-1989). Vous pouvez y acheter des articles sur le thème des *yôkai* et goûter à son menu fantomatique qui comprend des mets délicats comme le *zenzai* aux châtaignes de Medama-Oyaji (fait en faisant bouillir des haricots rouges dans du sucre) et le *miso oden* de Nurikabe : une plaque de *konnyaku* (konjac) trempée dans une sauce *miso* sucrée. Il y a également une galerie où sont exposées de précieuses illustrations du mangaka. Le thème principal de *Kitaro le repoussant* et des autres mangas consacrés aux *yôkai* est la nécessité pour l'homme de coexister avec la nature et les nombreuses créatures - naturelles et surnaturelles - qui peuplent ce monde. Certaines d'entre elles sont peut-être invisibles, mais après tout, les gens ont toujours imaginé des choses invisibles. MIZUKI Shigeru avait l'habitude de dire qu'il avait remarqué une diminution catastrophique du nombre de *yôkai* dans les zones urbaines surpeuplées et artificielles, où les cinq sens sont surstimulés et où les gens ont perdu leur pouvoir d'imagination. D'un autre côté, les *yôkai* ont tendance à prospérer dans les zones peu peuplées avec beaucoup d'arbres et de sources d'eau. C'est pourquoi il aimait Chôfu et Jindai-ji en particulier. C'est ici qu'il venait communier avec les animaux, les oiseaux, les divinités bouddhistes et même ses *yôkai* préférés. Entouré par la splendide vieille forêt de Jindai-ji, on est touché par la puissance et la chaleur de la nature. Regardez autour de vous et vous verrez peut-être Kitarô se cacher derrière l'un des arbres.

Juste à l'extérieur de l'enceinte du temple se trouve un ancien moulin à eau où les habitants de la région venaient moudre le sarrasin et les autres céréales jusqu'à la fin de l'ère Meiji (1868-1912). En fait, les environs de Jindai-ji sont célèbres pour les nombreux restaurants qui servent des nouilles *soba* au sarrasin. Le goût du bouillon de soupe varie légèrement selon le restaurant, mais tous servent des *soba* croquantes et fermes.

Ceux qui veulent découvrir davantage l'univers de MIZUKI doivent maintenant revenir sur leurs pas et se diriger vers la gare. Un ajout récent au paysage *yôkai* de Chôfu est le Kitarô Hiroba (Place Kitarô). Ouvert en 2019 sur un site situé entre les stations Chôfu et Nishi-Chôfu, le long de la ligne Keiô, ce terrain de jeu possède des équipements inspirés des *yôkai* et des personnages du mangaka, notamment le toboggan

de la maison de Kitarô et le banc Ittan Momen. Le lieu et ses équipements ont été créés et sont actuellement entretenus grâce à un système de financement participatif.
L'étang Kappa no Sanpei (qui n'est malheureusement pas un vrai étang) a été ajouté cette année pour célébrer le 60e anniversaire de la publication originale de l'histoire. *Mon copain le kappa* (*Kappa no Sanpei,* trad. par Nathalie Bougon et Victoria-Tomoko Okada, éditions Cornélius) est un manga sur un garçon appelé Sanpei qui ressemble à un *kappa* (voir *Zoom Japon* n°105, novembre 2020). Un jour, Sanpei en rencontre un vrai et est introduit dans son monde mythologique. Portrait d'un monde idyllique où humains, animaux et *yôkai* coexistent pacifiquement, vivant ensemble dans les montagnes, ce manga est considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de MIZUKI.
Ce dernier s'est inspiré des nombreuses légendes sur les *kappa* qui étaient censés vivre dans le Shimonogawa, un petit ruisseau de Sakaiminato, sa ville natale. D'autres éléments autobiographiques peuvent être trouvés dans la façon dont la campagne où vit Sanpei est modelée sur Ôtsuka, village de la préfecture voisine de Shimane qui était la ville natale de Nunoe, la femme de l'artiste. De même, le grand-père de Sanpei a été inspiré par le père de Nunoe.
Mon copain le kappa a d'abord été imaginée comme une histoire pour *kamishibai* (théâtre de papier) en 1955 et a ensuite été transformé en manga de location entre 1961 et 1962, mais sa publication a été interrompue lorsque l'éditeur a fait faillite. Par la suite, il a été publié dans différents magazines de manga, tels que *Bokura* (1966) et *Shônen Sunday* (1968), et a également fait l'objet d'une adaptation télévisée et d'un film d'animation réalisé par HIRATA Toshio en 1993.
Notre promenade autour de Chôfu sur le thème de MIZUKI se termine à Kakushô-ji, un temple appartenant à l'école bouddiste Jôdo Shinshû (Ecole véritable de la Terre pure). Nous y trouvons la tombe de l'artiste. Le Kakushô-ji est une ramification de l'Edo-Asakusa Gobô, un temple construit à Asakusa à l'époque d'Edo mais qui a brûlé dans un incendie en 1657 avant d'être rebaptisé Hongan-ji et déplacé par le shogunat sur un terrain en friche dans le quartier de Tsukiji. Même le Kakushô-ji était à l'origine situé dans un autre quartier de Chôfu, mais en 1944, les autorités militaires, qui prévoyaient de construire un aéroport dans la région, ont ordonné sa relocalisation forcée sur son site actuel avec deux temples adjacents, le Chôsen-ji et le Kôgaku-ji.
La tombe de MIZUKI Shigeru est facile à trouver parmi la mer de pierres tombales grises plates car elle est gardée de chaque côté par les statues de Kitarô et Nezumi Otoko. Sur la pierre tombale sont gravés les mots *"Namu Amida Butsu"*, qui peuvent être traduits par *"Sauve-moi, Bouddha Amida"*. Une clôture basse en pierre entoure la pierre tombale sur trois côtés, et divers *yôkai* et autres figures ont été gravés sur son côté extérieur. On reconnaît Neko Musume et d'autres personnages populaires.
La tombe a en fait été construite en 1987, alors que le mangaka avait encore la soixantaine. Selon le prêtre en chef du Kakushô-ji, il prévoyait à l'époque de se rendre en Papouasie-Nouvelle-Guinée où il avait failli mourir pendant la guerre du Pacifique et où il s'était lié d'amitié avec la population locale. Il voulait faire des recherches sur les croyances spirituelles, mais sa femme Nunoe s'inquiétait pour sa santé et lui suggéra d'ériger une pierre tombale, au cas où.
Malgré le fait que la famille de MIZUKI appartenait à l'école bouddhiste Sôtô, il a choisi Kakushô-ji comme lieu de son dernier repos. Il venait souvent au temple après sa promenade quotidienne car il aimait son atmosphère. Le hall principal se trouve à côté d'un arbre touffu, et il faut emprunter un passage étroit pour atteindre le cimetière à l'arrière du temple. Le mangaka a probablement ressenti la présence amicale des *yôkai* qu'il aimait tant.
Le Kakushô-ji abrite également une œuvre dessinée par l'artiste lui-même et offerte au temple pour commémorer la construction de la nouvelle salle principale, en 2001. Elle représente une carte de la Terre pure Shinshû. Tous les êtres humains qui errent dans le monde à la recherche du Paradis sont confrontés à deux rivières. Respectivement constituées de feu et d'eau, elles sont une métaphore du conflit entre l'amour et la haine. La route blanche qui se trouve entre les deux (elle symbolise un cœur pur souhaitant le paradis) s'étend vers la rive opposée. Il s'agit d'une représentation imagée de l'enseignement bouddhiste selon lequel tous les croyants peuvent traverser la route blanche sans hésitation et atteindre le paradis en gardant Amida à l'esprit. Cependant, dans le cas de l'œuvre de MIZUKI, les croyants représentés dans la peinture sont Nezumi Otoko et Kitarô chevauchant des Ittan-Momen (espèce de *yokai* formé à partir d'un rouleau de coton). Malheureusement, cette œuvre se trouve dans le hall principal et ne peut être vue que lors d'occasions spéciales. Cependant, on peut toujours admirer la tombe de MIZUKI, à la fois mignonne et terrifiante, et étudier le vaste éventail de cadeaux (fleurs mais aussi beaucoup de sucreries, d'en-cas, de canettes de boissons gazeuses et de bière) laissés par les nombreux fans qui viennent la voir de tout le pays.

G. S.


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon
Le mangaka a vécu 56 ans à Chôfu. Ses personnages y sont omniprésents.


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon
La tombe de MIZUKI Shigeru au Kakushô-ji.

DESTIN Des débuts difficiles pour Mizuki

L'ancien rédacteur en chef de Garo a bien connu MIZUKI Shigeru. Il raconte les premières années du mangaka.

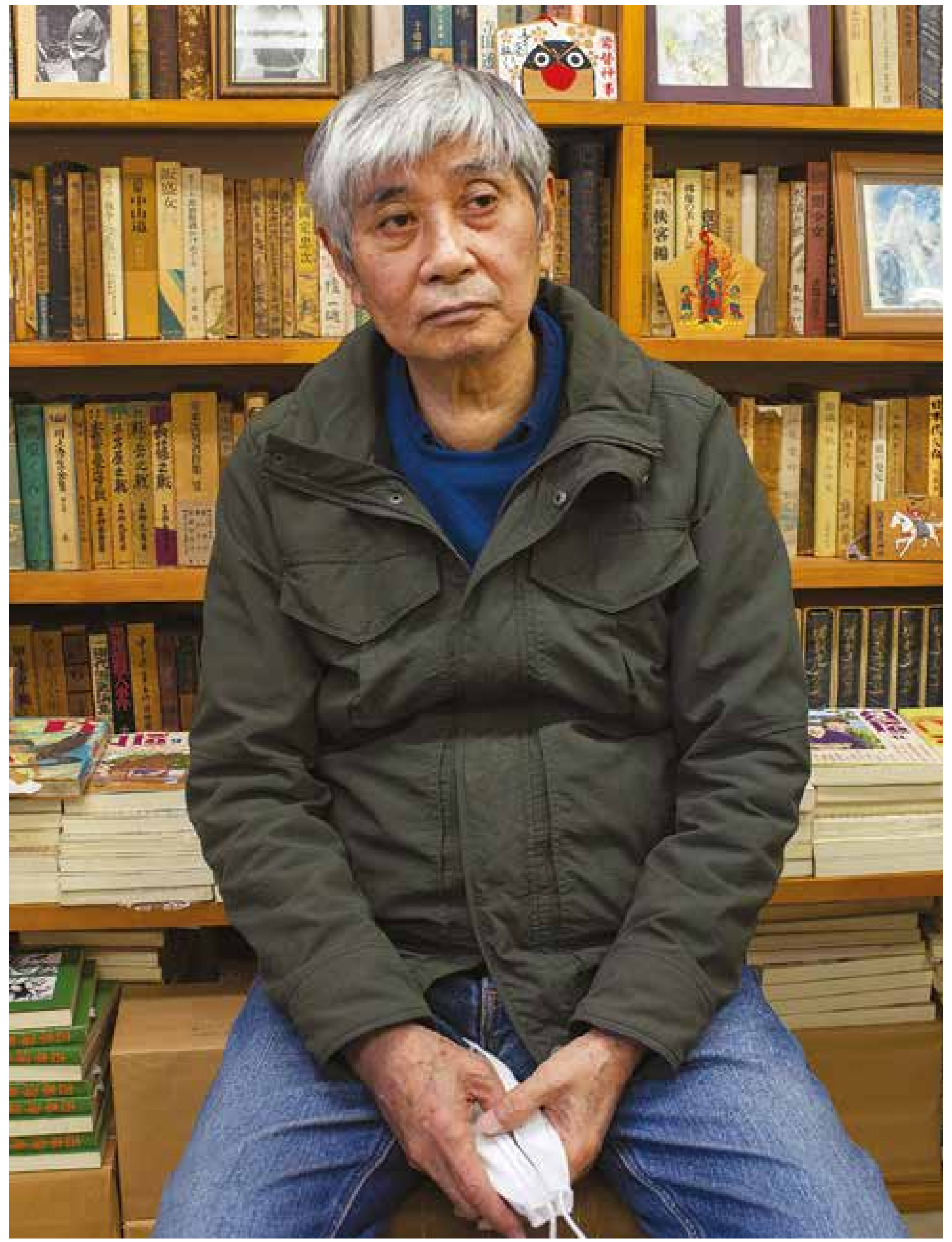
Peu de gens ont eu la chance de connaître certains des grands noms du manga aussi intimement que TAKANO Shinzô (voir *Zoom Japon* n°87, février 2019). L'ancien rédacteur en chef du magazine *Garo* (voir Zoom Japon n°43, septembre 2014) et membre fondateur du Groupe d'étude des *kashihon manga* (mangas de location) a rencontré MIZUKI Shigeru pour la première fois alors qu'il était encore un artiste en difficulté. TAKANO Shinzô évoque cette époque et le rôle joué par les *kashihon manga* dans la vie de MIZUKI et l'histoire du manga en général.

Vous rappelez-vous la première fois que vous avez rencontré MIZUKI Shigeru ?

TAKANO Shinzô : Je crois que c'était en 1964. Je travaillais encore pour un quotidien et j'ai été chargé de l'interviewer. Non, attendez. Je l'avais déjà rencontré l'année précédente. Je voulais acheter un exemplaire d'un de ses *kashihon mangas*. J'avais donc demandé à un autre dessinateur, SATÔ Masaaki, l'adresse de MIZUKI, à Chôfu et je lui avais rendu visite.

A l'époque, vous étiez déjà un fan de mangas ?

T. S. : Plus jeune, je n'étais pas très intéressé, mais en 1962, SHIRATO Sanpei, qui était à l'époque l'un des artistes les plus populaires, m'a fait découvrir le *kashihon manga*. En 1964, il a lancé avec NAGAI Katsuichi, *Garo*, un magazine qui est devenu l'une des publications de manga les plus intéressantes.



TAKANO Shinzô, ancien rédacteur en chef de Garo*, dans sa librairie de Meguro, à Tôkyô.*

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Vous avez fini par quitter votre emploi au journal et, en 1966, vous avez rejoint la rédaction de *Garo*, dont vous êtes devenu le rédacteur en chef de facto. Le numéro de septembre 1966 de *Garo* comporte d'ailleurs une illustration de MIZUKI en couverture. Est-ce à cette époque qu'il a commencé à contribuer au magazine ?

T. S. : Non, il y a participé dès le premier numéro. Il est vrai qu'au début, la plupart de l'espace du magazine était occupé par les histoires de SHIRATO Sanpei, mais d'autres auteurs y figuraient également. À l'époque, SHIRATO était déjà un artiste populaire, tandis que MIZUKI était encore quasi inconnu, mais ils avaient tous deux un passé commun, ayant travaillé pour le marché du manga de location pendant de nombreuses années. Je suppose donc que SHIRATO, qui était à la tête de *Garo*, voulait lui donner un coup de pouce même si le mensuel était un magazine sans ressources qui payait très mal.

Comment était votre relation avec MIZUKI ? Quel genre de personne était-il ?

T. S. : Il avait certainement du talent. Après tout, il avait même étudié à l'Université des Arts de Tôkyô. Ce genre de talent était rare dans le monde du manga de location, de sorte que des histoires comme *Akuma-kun* et *Mon copain le kappa* se distinguaient des histoires plus médiocres. C'est la principale raison pour laquelle il a attiré l'attention de SHIRATO et qu'il a participé à *Garo*. Cependant, ses mangas ne faisaient pas recette. L'action et la science-fiction étaient appréciées sur le marché des *kashihon*, mais MIZUKI ne s'y intéressait pas. Même chez *Garo*, il y avait des auteurs plus populaires comme TSUGE Yoshiharu.

Quel genre d'histoires MIZUKI apportait-il au magazine ?

T. S. : Au début, il s'agissait principalement de satire sociale. On pourrait appeler cela sa période nihiliste, en ce qui concerne les mangas. Pour être franc, c'était un peu aléatoire. Je suppose que son cœur n'était pas vraiment dans ce genre.

L'une de ces histoires est intitulée *Kamoi-den*.

Était-ce une parodie du célèbre manga de SHIRATO, *Kamui-den* ?
T. S. : MIZUKI aimait ajouter des personnages étranges et une bonne dose d'humour à ses histoires. Il existe également un manga de *kashihon* mettant en scène l'écrivain MISHIMA Yukio (voir *Zoom Japon* n°105, novembre 2020). Il a certainement parodié les œuvres d'autres personnes, notamment les histoires de ninja de SHIRATO. Cependant, *Kamoi-den* était un peu différent. Publié en janvier 1966, il raconte la rencontre de deux chercheurs avec un homme préhistorique effrayant (*kamoi* signifie effrayant) vivant dans une montagne (Dans l'œuvre de SHIRATO Sanpei, l'un des premiers personnages qui apparaît est un géant très velu). Ils l'emmènent à Tôkyô pour lui montrer comment la civilisation moderne rend les gens heureux. Cependant, après avoir vécu une série de mésaventures éprouvantes, l'homme de pierre velu décide que la civilisation n'est pas si bonne que ça et retourne dans sa montagne.

Pourquoi pensez-vous que MIZUKI a dû attendre si longtemps avant que son manga ne connaisse le succès ?
T. S. : Il ne dessinait que ce qu'il voulait et était peu enclin à suivre les goûts des lecteurs. Beaucoup de ses histoires étaient assez sombres, tant par leur contenu que par leur style.

Il devait être difficile de continuer à dessiner tout en étant sans le sou.
T. S. : Pendant de nombreuses années, il a certainement gagné très peu d'argent en tant que mangaka. Lorsqu'il créait pour le marché du manga de location, il a probablement écoulé moins de 1 000 exemplaires alors que SHIRATO, par exemple, pouvait tabler sur 5 000 à 6 000. Cependant, je ne suis pas sûr qu'il était aussi pauvre que ses biographes le disent. Après tout, sa famille et ses beaux-parents étaient des gens riches et ils pouvaient toujours venir à la rescousse lorsqu'ils étaient à court d'argent. Sa femme a probablement plus souffert que lui, car elle ne pouvait pas toujours demander de l'argent à ses parents.

J'ai entendu dire que les *kashihon manga* ne payaient pas beaucoup de toute façon.
T. S. : Oui et non. Cela dépendait de votre popularité. Un manuscrit moyen de 138 pages, par exemple, était payé entre 25 000 et 30 000 yens, soit l'équivalent de 150 000 à 200 000 yens (de 1 100 à 1 500 euros) d'aujourd'hui. A titre de comparaison, le salaire de départ d'un fonctionnaire était à l'époque inférieur à 10 000 yens, ce qui représentait donc une somme d'argent considérable. Cependant, c'était un emploi très précaire, car les éditeurs abandonnaient toujours



Collection Claude Leblanc

Kamoi-den a été publié dans le n°17 de Garo, en janvier 1966. MIZUKI fait allusion à l'un des premiers personnages apparu dans Kamui-den, l'œuvre phare de SHIRATO Sanpei dans le mensuel.

les auteurs impopulaires. Au début, MIZUKI était trop lent pour terminer son travail avant la date limite mensuelle. De plus, certaines de ses histoires étaient soit refusées, soit payées moins que le prix du marché parce qu'elles avaient peu de potentiel commercial. Ce n'était donc pas une source régulière de revenus. Il était toujours occupé à dessiner pendant que sa femme faisait la tournée des éditeurs pour récupérer l'argent.

MIZUKI avait déjà la quarantaine quand il est finalement devenu un mangaka à succès.
T. S. : Oui, on lui a proposé de travailler pour un magazine mensuel grand public après que TEZUKA Osamu eut cessé de travailler pour eux. Il a été convaincu par son rédacteur en chef d'écrire une histoire plus adaptée aux enfants et, en 1965, *Terebi-kun* a remporté le prix Kôdansha du manga pour enfants, faisant de MIZUKI le premier artiste issu du manga de location à remporter un tel prix. Une chose amusante s'est produite dans les jours qui ont précédé la remise du prix. Comme je l'ai mentionné précédemment, je l'avais interviewé en 1964. A cette occasion, il avait dit du mal des grands éditeurs. Puis, le lendemain de l'entretien, il est venu à mon bureau me supplier de ne pas publier cette partie parce qu'il avait peur d'être ostracisé par l'industrie du manga. J'ai ri et lui ai expliqué qu'il n'avait pas à s'inquiéter.

Après avoir remporté ce prix, MIZUKI a soudainement reçu de nombreuses demandes de magazines de mangas et a commencé à engager des assistants. TSUGE Yoshiharu et IKEGAMI Ryôichi étaient parmi eux, n'est-ce pas ?
T. S. : Oui, bien qu'il faille garder à l'esprit que si IKEGAMI n'avait qu'une vingtaine d'années et commençait à peine, TSUGE avait environ 30 ans. C'était un vétéran et ses mangas de location avaient en fait été plus populaires que ceux de MIZUKI.

Comment était leur relation ?
T. S. : MIZUKI avait beaucoup de respect pour TSUGE. Il pensait probablement qu'il pouvait apprendre beaucoup de choses de lui et appréciait ses opinions. TSUGE lui a peut-être même suggéré de transformer son intérêt de longue date pour les *yôkai* et les esprits en un manga. Ce n'est que ma supposition, car ni MIZUKI ni TSUGE n'en ont jamais parlé. Ce que je peux dire avec certitude, c'est que MIZUKI comptait beaucoup sur l'aide et le talent de TSUGE. Celui-ci était connu pour ses fugues – il partait soudainement en voyage ou souffrait d'un accès de dépression. Chaque fois qu'il disparaissait, MIZUKI était pris de panique.

A ce moment-là, ils vivaient tous à Chôfu.
T. S. : Oui, MIZUKI vivait à Chôfu depuis la fin des années 1950 alors que TSUGE avait déménagé de Kinshichô, dans l'est de Tokyo, pour travailler pour lui.

Et je suppose que vous y alliez aussi assez souvent.
T. S. : Je m'y rendais environ une fois par mois pour récupérer les manuscrits terminés. Je passais environ une demi-journée chez lui à discuter avec MIZUKI et ses assistants pendant qu'ils étaient occupés à travailler. C'était surtout MIZUKI qui parlait tandis que TSUGE travaillait tranquillement sur les pages, se joignant parfois à la conversation. MIZUKI adorait bavarder. Il plaisantait souvent sur les autres artistes. Par exemple, il était ami avec SATÔ Masaaki qui l'avait même publié par le biais de sa maison Satô Productions, mais MIZUKI n'était pas un grand fan de ses mangas.

Qu'en est-il de son processus de création ?
T. S. : MIZUKI écrivait tous les dialogues et esquissait un premier jet de l'histoire. Puis il remettait les pages à TSUGE qui encrait les dessins et les transmettait aux assistants pour qu'ils remplissent les pages de petits détails. C'est grâce à ce genre de travail d'équipe qu'il est parvenu à créer ce qui allait devenir sa signature : des arrière-plans richement détaillés. Quant à TSUGE, j'ai toujours été étonné par la facilité avec laquelle il pouvait reproduire le style de MIZUKI. Il pouvait dupliquer tout ce qu'il voulait. Mais quand je le lui faisais remarquer, il haussait les épaules et disait : *"Ce n'est pas si difficile, il*

suffit de devenir Mizuki. C'est ce que fait un artisan professionnel." Il avait un tel talent.

Comment était Chôfu à cette époque ?

T. S. : C'était plein de rizières et de jardins potagers. A l'ère Edo (1603-1868), Chôfu avait été une ville étape, il y avait donc une rue commerçante, mais elle était assez courte, probablement pas plus de cinq ou six magasins de chaque côté.

Aujourd'hui, c'est devenu une sorte de Mizukiland, avec toutes les statues de personnages disséminées dans le centre-ville et la toute récente place Kitarô Hiroba.

T. S. : En effet. On trouve des rappels de ses mangas à chaque coin de rue *(rires)*.

Vous avez dit tout à l'heure que vous avez rencontré Mizuki pour la première fois lorsque vous êtes allé à Chôfu pour acheter un de ses *kashihon manga*. Je pensais qu'on ne pouvait que les louer.

T. S. : C'est vrai, mais on pouvait aussi les acheter. Les magasins avaient l'habitude d'acheter quelques copies de chaque nouvelle histoire, mais certains artistes n'étaient pas si populaires, alors les propriétaires des magasins vendaient les copies inutilisées. J'ai commencé à collectionner les mangas de location en 1962, en particulier ceux de Mizuki et de Shirato. En un an, j'ai dû acheter plus de 100 volumes. À la fin, j'ai retrouvé et acheté tous ceux de Mizuki. Il a été très impressionné quand il a entendu cela. Il y a 10 ans, Mandarake [une chaîne de magasins d'articles d'occasion et d'objets de collection chère aux *otaku*] m'a donné 1,5 million de yens (11 500 euros) pour l'un de ces volumes avant de le revendre à son tour pour le double de cette somme.

J'aimerais en savoir plus sur le marché des *kashihon*. Comment fonctionnait-il ?

T. S. : Bien que les mangas de location occupent une place importante dans l'histoire du manga, ils n'ont duré qu'une quinzaine d'années, de 1953 à la fin des années 1960, lorsqu'ils ont été remplacés par les hebdomadaires et les mensuels de mangas grand public tels que *Shônen Jump* et *Shônen Magazine*. Au milieu des années 1960, les magasins de location existaient toujours, mais les nouveaux titres destinés à ce type de boutiques avaient cessé d'être publiés. A leur apogée, on comptait quelque 20 000 magasins de location de livres au Japon, 30 000 si l'on inclut les minuscules magasins tenus par des mamies dans leur maison. Aujourd'hui, on en trouve encore quelques-unes (peut-être 10 dans tout Tôkyô) mais elles ne louent que des romans. Le tirage moyen était d'environ 3 000 exemplaires et même les auteurs populaires tels que Shirato Sanpei n'en vendaient que 5 000 à 6 000. Mais si



Mizuki a fait partie de l'aventure Garo *dès le premier numéro en septembre 1964. Il est le premier mangaka, en dehors de Shirato Sanpei, à avoir fait la couverture du mensuel, en mars 1966.*

Collection Claude Leblanc

l'on considère que chaque exemplaire était probablement lu par une moyenne de 50 clients, chaque titre était lu par des milliers de personnes.

3 000 ou même 6 000 exemplaires pour un réseau de 20 000 magasins signifie qu'aucun titre n'était disponible partout.

T. S. : Il faut cependant considérer que de nombreux exemplaires ont beaucoup voyagé. Voici comment cela fonctionnait : les magasins achetaient les nouveaux titres à un grossiste et les louaient à leurs clients. Comme de nouvelles histoires sortaient en permanence et que l'espace d'un magasin était limité, ils se débarrassaient des anciens titres, par exemple en les vendant à des fans et à des collectionneurs ou à un autre magasin de location. Par exemple, un grand magasin du centre de Tôkyô vendait un exemplaire usagé à un petit magasin de la banlieue. Celui-ci, à son tour, le revendait à une boutique de province ou d'un village de pêcheurs. Les mêmes copies étaient lues et recyclées encore et encore, devenant ainsi vieilles et usées.

Pourquoi les mangas de location ont-ils été si importants dans l'histoire du manga ? Qu'est-ce qui les rendait différents des mangas traditionnels ?

T. S. : Tout d'abord, ils avaient un aspect plus brut, plus réaliste. Les mangas grand public, en revanche, étaient dessinés dans un style plus propre et plus soigné, à l'instar de ceux signés par Tezuka Osamu. Mais la principale différence est que les artistes qui travaillaient pour ce marché jouissaient d'une liberté impensable ailleurs. Il n'y avait aucune limite au type d'histoires que l'on pouvait créer. En termes de genre, à l'exception de l'érotisme, elles pouvaient porter sur n'importe quoi, de la satire politique à la science-fiction, de l'action à la romance. Mizuki lui-même, au début, s'est essayé à l'écriture de différents genres, dont le *shôjo manga* (manga pour adolescentes), mais sans grand succès. A cet égard, les *kashihon* étaient le support idéal pour expérimenter et développer son propre style. Quand on y pense, certains des grands créateurs de mangas – Tsuge, Mizuki, Shirato, Saitô Takao, Akatsuka Fujio – ont commencé par des mangas de location. Ils étaient libres d'inventer les histoires les plus farfelues, tant qu'elles se vendaient. C'était la seule condition. Prenez, par exemple, *Kamui-den* de Shirato, une histoire qui combine l'aventure des samouraïs avec des questions sociales et des idées marxistes de lutte contre l'oppression. C'est une histoire violente avec beaucoup de sang et de membres coupés qui volent dans toutes les directions. Aucune publication grand public n'y aurait touché, mais elle était très populaire parmi les lecteurs de *kashihon* (comme elle le sera dans *Garo*) parce que les lecteurs typiques n'étaient pas, comme beaucoup le croient, des petits enfants mais des garçons plus âgés, entre 15 et 18 ans, qui recherchaient des histoires bon marché, excitantes et réalistes. Beaucoup d'entre eux venaient de zones rurales. Ils avaient quitté l'école à 15 ans pour chercher un emploi dans les grandes villes, mais ils ont été laissés pour compte par le miracle économique et ont fini par travailler comme vendeurs de fleurs et cireurs de chaussures. De nombreux *kashihon* ont reflété cette triste réalité. Si vous voulez en savoir plus sur la société japonaise d'après-guerre et sur le côté sombre du miracle économique, vous devriez lire ces histoires.

Propos recueillis par G. S.

Les œuvres de Mizuki Shigeru en France

Une grande partie de l'œuvre traduite en français est publiée par le précieux et talentueux éditeur bordelais Cornélius. Celui-ci a notamment édité l'incontournable **NonNonbâ** *(2006) récompensé en 2007 au festival d'Angoulême. Mizuki Shigeru est, à ce jour, le seul Japonais à avoir obtenu le Fauve d'or du meilleur album. Cornélius a également publié la série de* **Kitaro le repoussant** *(2007-2011, 11 vol.), l'extraordinaire* **Hitler** *(2011) sans oublier le poignant* **Opération mort** *(2016). A l'automne 2021, l'éditeur a sorti* **Mononoke***, un incroyable recueil de dessins que Mizuki a consacré aux* yôkai*. Pour le centenaire du mangaka, Cornélius sort en deux volumes* **Les Voyages de Kitaro** *où son personnage le plus populaire embarque à bord d'un modeste radeau pour découvrir de lointaines contrées inexplorées. Le premier volume sera en librairie le 3 février. Le second paraîtra au mois de mai 2022.*

RÉFLEXION Le bon miroir littéraire

A travers 5 nouvelles, des auteurs français livrent leur attachement à 5 figures de la littérature japonaise. Cet exercice rondement mené et avec vivacité nous entraîne dans une découverte originale à la fois du lien qui unit les Français à leur alter ego nippon et des écrivains eux-mêmes dans la mesure où la présence de citations apporte une profondeur supplémentaire. Voilà un ouvrage que l'on prend plaisir à lire et à relire tant il offre un bel exemple de résonance entre les cultures.

Esthètes japonais : Minh Tran Huy, Nicolas Gaudemet, René de Ceccaty, Philippe Forest et Marie Céhère racontent Haruki Murakami, Yukio Mishima, Kenzaburô Ôe, Yûko Tsushima et Yasunari Kawabata, Plon, coll. Fidélio, 13 €.

ESSAI Dans l'empire des caractères



Comparée à l'Occident, la presse japonaise paraît être en bonne santé même si, ces dernières années, elle a connu une baisse notable de sa diffusion. Dans cet ouvrage très documenté, César Castellvi, qui enseigne à l'Université de Paris, fait un état des lieux de la presse nippone grâce auquel on comprend à la fois ses forces mais aussi ses faiblesses à un moment où l'information devenue un enjeu vital dans nos sociétés est accessible par de multiples autres canaux.

Le Dernier empire de la presse : une sociologie du journalisme au Japon, de César Castellvi, CNRS Editions, 23 €.

CINÉMA La sensibilité au bout de la caméra

Ce n'est pas tous les jours que *Zoom Japon* peut manifester sa fierté d'avoir alerté sur le talent de jeunes cinéastes. Lorsqu'en mai 2018 (n°80), nous avions mis en avant plusieurs noms de réalisateurs à surveiller. Parmi eux, figurait en bonne place MISHIMA Yukiko dont nous avions apprécié à la fois la puissance et la sensibilité. Apprendre qu'enfin l'un de ses films ait retenu l'attention d'un distributeur français, en l'occurrence Art House, nous comble de plaisir.



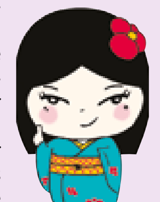
The Housewife (Red) permet en effet de saisir tout le talent de cette réalisatrice. Cette dernière a choisi de dresser le portrait de Toko (Kaho), une femme au foyer ordinaire, dont la rencontre avec son amour de jeunesse va bouleverser sa perception des priorités et son existence toute entière. Cette œuvre parfaitement maîtrisée ne vous laissera pas de marbre.

The Housewife (Red, 2020), de MISHIMA Yukiko, avec ASANO Kazuyuki, EMOTO Tasuku, Kaho, TSUMABUKI Satoshi. 122 mn. 9 mars.

NIHONGOTHÈQUE

SASUTINABURU

Bio, végan, écolo, durable... plus j'entends ces vocabulaires, plus ils résonnent fallacieusement dans mes oreilles. Après avoir grandi, pas loin de Tôkyô, auprès de parents qui louaient un petit terrain pour cultiver des légumes le week-end, avec du compost organique maison sans se revendiquer écologistes, depuis que je vis en France je me méfie de ces citadins se disant sensibles à l'environnement par le simple fait d'avoir une gourde dans leur sac "écologique" et qui achètent des plats à emporter servis dans des bols en carton kraft. Sans être forcément contre ces actes, je me sens mal à l'aise avec cette tendance à prétendre "agir pour le climat" en insistant sur ces gestes "durables" faciles.


Ritsuko Koga pour Zoom Japon

Cela ne veut pas dire que nous, le Japon ou moi-même, faisons mieux pour l'environnement. En France, les jeunes sont, à leur manière, beaucoup plus conscients de ce problème que dans mon pays. Au Japon, j'ai déjà un grand doute sur les termes utilisés pour propager le concept de développement durable. Alors qu'il existe en japonais un mot équivalent "durable", *zizoku kanô na* (持続可能な), les entreprises, voire même les autorités préfèrent employer *sasutinaburu*, transcription du terme anglais *"sustainable"*. A l'instar des anglicismes à la française, les expressions en katakana rendent en général l'idée elle-même très floue, ce qui facilite à créer des tendances en invitant les gens à adhérer au mouvement sans trop réfléchir. Dans ce sens, je me doute que le terme *sasutinaburu* répond bien à la promesse de KOIZUMI Shinjirô, ancien ministère de l'Environnement, prononcée en 2019 lors d'une conférence de presse à New York à l'occasion du sommet sur le climat de l'ONU, laquelle devait rendre la lutte contre le changement climatique *"sexy"*, *"fun"* et *"cool"*. Son poste n'a pas été si "durable", mais aujourd'hui, il doit être sûrement ravi de voir indiqué partout *sasutinaburu*, mot magique de tous les nouveaux business models.

KOGA RITSUKO

RÉGION Un *konbini* pas comme les autres

Sous l'impulsion du designer Unosawa Keisuke, une supérette d'un nouveau genre redynamise une zone en déclin.

Dans une région montagneuse de l'île Shikoku, aux confins de la préfecture de Tokushima, le village Nakachô-Kitô ne compte plus que mille habitants et fait partie de ce que les autorités nomment *genkai-shûraku,* ces "villages-limites" dont plus de la moitié des habitants a dépassé 65 ans. Fujita Yasushi y est né, en 1973. Il vit maintenant entre Tôkyô et Kitô, et, avec le designer Unosawa Keisuke (www.unosawa.com), né à Tôkyô en 1964 et résidant à Yokohama (*"je ne peux pas vivre loin des néons !"* dit-il en riant), il a créé la société Kito Design Holdings (KDH), en 2017. Ce *konbini*, supérette élégante et aérienne inaugurée en avril 2020, est devenu l'emblème d'un travail de promotion de projets visant le développement durable de la région.

Unosawa Keisuke, directeur artistique de KDH (https://kito-dh.jp/en/) explique comment son métier a pris de l'ampleur avec une réflexion globale sur les besoins d'une région à laquelle il consacre maintenant 80 % de son temps de travail *"et même de ma vie !"* dit-il avec un grand sourire.

"J'ai rencontré Fujita il y a une bonne quinzaine d'années : je me suis occupé de la création d'image de la société Media Do, spécialisée dans les développements numériques, qu'il a fondée en 1999. En 2017, nous avons créé Kito Design Holdings, pour regrouper les divers projets dont nous parlions depuis quelques années en vue de faire revivre sa région natale. Globalement, Fujita pense les stratégies et en organise les financements, moi, je les mets en forme : ma fonction dépasse la conception de bâtiments et produits, je considère mon travail

Tyler Walkey



Naoya Hatakeyama

Le Mirai-Konbini conçu par Unosawa *Keisuke participe à la redynamisation de la région de Kitô.*



Naoya Hatakeyama

En ce début d'année 2022, les fukubukuro *(sacs-surprises) étaient en vente au Mirai-Konbini.*

comme une mise en relation conceptuelle et formelle de l'ensemble de nos projets.

Dans le cadre de KDH nous gérons Ôgon-no-mura *(village doré) pour la culture et la transformation du cédrat* yuzu*, ressource essentielle de Kitô (avec l'exploitation des forêts de cèdres qui est plutôt en régression) et que le père de* Fujita *a développée (la plupart des plantations japonaises de* yuzu *sont issues de Kitô) et aussi sauvée de l'engloutissement sous les eaux d'un barrage contre lequel il s'est battu ; cette activité relancée par* Fujita *en 2013 connaît une bonne croissance, grâce à la création de nouveaux produits (jus, confitures, essences pour la pâtisserie etc.) et le développement des ventes à l'intérieur du Japon mais aussi à l'étranger, en Thaïlande et en France, notamment. Nous gérons aussi le Camp Park Kito, un petit ensemble bain thermal-hôtel-restaurant-bungalows (pour ce nouveau type de détente à la mode anglo-saxonne, dit* glamping*: glamour et camping) également équipé pour l'accueil de séminaires d'une centaine de personnes, niché au fond de la vallée, au bord de la magnifique rivière Nakagawa.*

Je suis ravi de l'écho obtenu par notre Mirai-Konbini et de son espace Yuzu café, tant au Japon qu'à l'étranger. Les dix distinctions reçues en 2021, dont le très prestigieux prix allemand du design Red Dot - Best of the Best 2021, décerné pour la première fois à une réalisation japonaise, le grand prix japonais du design d'espace 2021 Kûkan Design, le prix hongkongais Sky Design 2021, nous confortent dans l'idée que nous sommes sur une bonne voie et que faire ce que nous pensons être beau et utile n'est pas une erreur. L'avis du comité du Red Dot me touche particulièrement : "un lieu où se prépare un futur que la région n'imaginait plus...". *J'ai le sentiment que cette distinction va marquer un tournant dans l'évaluation de projets architecturaux et de design dans le monde : dorénavant, le récit qui les soutient, leur ancrage dans un lieu et le temps, me semblent devoir être davantage valorisés.*

Pour la construction du Mirai-Konbini, j'ai défini et dessiné les concepts de base puis nous avons demandé à trois cabinets d'architectes de présenter un projet. Nous avons retenu les sociétés Kokuyo et Gen, car c'était celles avec lesquelles je me sentais le plus d'affinités et qui, par leurs connexions avec Tokushima, pouvaient aussi assurer une bonne logistique pour une construction à deux heures et demie de route de Tokushima et à plus de 1 000 mètres d'altitude. J'ai conçu un espace en longueur, ouvert sur le côté et non de face (comme c'est semble-t-il la règle pour les konbini*) pour qu'il n'y ait pas de césure dans les grandes baies vitrées qui laissent voir l'intérieur du magasin et ouvrent sur le vaste paysage : montagnes ou immense ciel étoilé qui est aussi une caractéristique de Kitô... Les piliers en Y, d'un jaune éclatant, symbolisent les champs de yuzu. L'horloge électronique ancre le lieu dans le temps : toutes les photos du bâtiment sont naturel-*

lement marquées ! Les étagères sont plus basses que dans la plupart des magasins, pour permettre un accès facile aux enfants auxquels nous pensons pour tous nos projets."

Le Mirai-Konbini est indépendant des grandes chaînes de *konbini* (Seven Eleven, Family Mart et autres qui ont essaimé dans tout l'Archipel) dont il se différencie en divers points, proposant des produits entre les supérettes "classiques" et le supermarché (vente de poisson par exemple et organisation d'un marché deux fois par mois) voire le grand magasin (opérations telles que les *fukubukuro*, ces sacs-surprises vendus aux premiers jours de l'année à la réouverture festive des *depâto* citadins (voir *Zoom Japon* n°46, décembre 2014). La construction s'est faite sans soutien financier de l'administration locale autre que la location du terrain sur lequel se trouvait autrefois une école. Il a fallu prouver que cet élégant magasin, avec son espace-café convivial, équipé pour accueillir des lectures, projections et autres évènements culturels, destiné à une population rurale en déclin, avait un sens. Le pari semble réussi. *"Le succès est au rendez-vous, plus important même que ce que nous espérions ! Du coup, nos équipes se sentent rassurées et la population en tire une certaine fierté"*, se réjouit UNOSAWA Keisuke.

Après un an et demi d'activité, c'est un bilan positif et encourageant que fait NIKI Motohiro, directeur sur place des activités de KDH, lui aussi originaire de la région et revenu après plusieurs années d'activités dans la banque, avec ses six vendeurs venus d'autres préfectures, jeunes mais ayant déjà une expérience à cultiver. *"les habitants aux alentours se sont appropriés le lieu. Outre la fréquentation qui a parfois atteint 400 personnes dans une journée, on le sent à des détails tels que, par exemple, des voisins qui viennent prêter main-forte au déneigement autour du magasin ou apportent la menthe de leur jardin en proposant d'en agrémenter le menu de l'espace-café..."*.

Pour UNOSAWA, instaurer de bonnes relations avec les quelques petits commerces des environs ou la coopérative agricole était essentiel. *"Nous mettons en vente des produits choisis, différents de ce qu'ils proposent ; il y a une sorte d'émulation positive entre nous qui va également dans l'intérêt des habitants qui apprécient aussi notre présence parce que nous leur évitons un déplacement de plus d'une heure de voiture pour atteindre le premier supermarché. Notre idée est de mettre à disposition des produits de qualité, tenant compte des besoins locaux, bien sûr, et sur ce point l'équipe sur place est à l'écoute des demandes, mais nous voulons aussi inciter à sortir du quotidien et de l'ordinaire. Au début quand nous parlions de* konbini *pour le futur, beaucoup de gens imaginaient une supérette sans personne, éventuellement avec des robots, des distributeurs automatiques... or, c'est tout autre chose que nous voulons promouvoir : le potentiel humain, le contact, des échanges chaleureux et créatifs.*

Notre expérience donne déjà des idées à d'autres et NIKI reçoit avec plaisir ceux qui viennent nous voir, parfois de loin, pour envisager des projets comparables dans leurs régions, et nous leur donnons tous les conseils possibles. Au-delà de l'engouement pour la nouveauté, si l'on veut que le village reprenne vie sur le long terme, une seule activité est insuffisante - on a trop vu échouer des expériences basées sur le redéveloppement d'une activité agricole unique ou seulement touristique par exemple - la région ne peut pas, et ne doit pas, ni compter sur la seule exploitation du yuzu, même si elle est bien sûr importante et donne une image attrayante de la région, ni viser uniquement le tourisme : et puis il faut de nouvelles énergies et donc que des personnes s'installent, et s'investissent avec plaisir.

Le Mirai-Konbini est une façon concrète de démontrer que des projets d'affaires, susceptibles d'apporter de nouvelles ressources financières à la région sont possibles. Nous pensons qu'il faut créer ou susciter des activités diverses qui attireront des personnes avec l'espoir que le mouvement sera assez fort pour entraîner les collectivités locales à apporter des infrastructures telles qu'école, hôpital etc. Il faut voir loin... Kitô peut aussi faire le lien entre les deux préfectures Tokushima et Kôchi au milieu desquelles il se tient et entraîner une revitalisation à l'échelle préfectorale. S'agissant d'avenir, les enfants sont nécessairement au cœur de nos réflexions. Nous voulons leur donner accès à une grande variété d'occasions de développer eux aussi leurs idées et qu'ils deviennent les investisseurs de demain. Que les enfants, au contact de diverses initiatives, envisagent à leur tour des projets dans leur environnement. Dans les années à venir nous prévoyons des expositions de photos en extérieur (comme le Festival de La Gacilly en France avec qui nous sommes en relation par exemple), l'ouverture d'un lieu de résidence B&B car il est important que les personnes de passage puissent s'arrêter un moment et nous devrions bientôt ouvrir au moins un studio de musique.

En général, on considère qu'un des objectifs du design est de régler des problèmes mais plutôt que d'évaluer les points faibles et d'y remédier il me semble préférable de discerner des qualités et de les développer, faire que des défauts ou faiblesses puissent devenir des qualités ou des forces.

Personnellement, je compte poursuivre ce travail qui doit apporter du plaisir aux autres et qui me comble moi-même et cela de diverses manières : parfois par la production de formes, parfois par les mots, parfois par des actions."

PROPOS RECUEILLIS PAR CORINNE QUENTIN


Naoya Hatakeyama

La supérette est animée par un groupe de 6 personnes venues d'autres préfectures en quête d'expérience.

Autoportrait d'UNOSAWA Keisuke


Venus Spring

"J'ai quitté le lycée sans obtenir le diplôme de fin d'études et ai commencé à travailler le dessin par moi-même puis je suis entré dans une agence de publicité où j'ai appris le métier sur le tas. Les projets pour Apple, Comme des Garçons, Virgin, m'ont beaucoup influencé dans mon travail par la suite. A 23 ans j'ai créé mon agence Venus Spring. Mon premier client, la maison de production Rabbit Ears, m'a confié la direction artistique au Japon de la promotion de CD et DVD de dessins animés pour enfants. Depuis plus de 25 ans je crée des cartes de vœux pour le MoMA de New York. J'ai publié deux livres de coloriages en France, aux Editions de La Martinière, publiés ensuite au Japon. Courant 2022 je vais publier un livre pour enfant : l'adaptation illustrée d'un conte populaire, chez un jeune éditeur japonais." www.unosawa.com

ESSAI Le train de tous les possibles

Fin connaisseur du Japon, le sociologue s'appuie sur ses connaissances pour réveiller l'esprit d'entreprendre.

Jean-François Sabouret a longtemps vécu au Japon. Pendant des années, il a livré aux auditeurs français un billet sur les ondes de France Inter où il nous faisait part de l'évolution de la société japonaise. De retour en France, tout en restant un observateur attentif de l'actualité nippone, le sociologue s'inspire de son expérience dans l'Archipel pour lancer un appel en faveur de la création d'une ligne de train à grande vitesse qui relierait le nord de l'Europe au Maroc, en passant par le cœur de la France, grande oubliée du développement ferroviaire de ces dernières décennies.

Derrière ce projet qui, de prime abord, paraît un peu fou, Jean-François Sabouret nous rappelle de nombreuses vérités qui ont permis au Japon de devenir la troisième puissance économique de la planète. Comme le rappelle Yasu, son ami japonais à qui il a décidé de présenter son Berry natal, *"c'est parce que nous sommes aujourd'hui aussi modernes que les Occidentaux, voire davantage, que vous fouillez dans notre culture traditionnelle pour trouver des secrets, des explications, des recettes et que vous cherchez à apprendre comment l'ancien produit du nouveau, de l'avant-gardisme même. Mais notre vraie modernité, c'est une curiosité insatiable, que nous avons montrée, depuis les temps les plus reculés de notre histoire."* Autrement dit, la première leçon de ce court essai est de nous rappeler l'importance de ne pas se reposer sur ses lauriers et de continuer à regarder ailleurs non pas pour donner des leçons, mais pour en prendre quelques-unes.

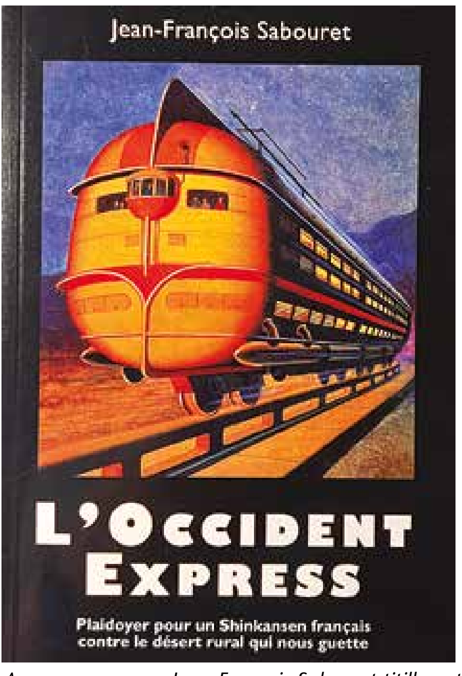
S'appuyant sur sa longue expérience japonaise, le sociologue, qui regarde avec regret le développement d'un désert français que d'autres ont désigné sous l'expression de France périphérique, propose de redonner un souffle à nos régions grâce au développement du chemin de fer. Il estime en effet, en prenant l'exemple nippon, que le train à grande vitesse constitue une chance pour les régions. Celles qui en sont privées n'ont guère l'espoir de sortir de leur lente agonie. Son chapitre consacré à l'ancien Premier ministre TANAKA Kakuei (voir *Zoom Japon* n°69, avril 2017), qui a défendu avec ferveur la création de la ligne Shinkansen Jôetsu pour desservir sa province natale de Niigata, est l'expression de la nécessité d'avoir des dirigeants dont l'attachement à leur région d'origine doit transcender une partie de leurs décisions. *"La construction du Shinkansen dans sa région apparaît aujourd'hui comme une évidence et une marque d'attachement très forte au Japon de l'envers (Ura Nihon). Pas étonnant que cet homme soit encore très apprécié alors qu'il est décédé en 1993"*, écrit-il.

Cet Occident Express que promeut Jean-François Sabouret prend tout son sens au regard de la vision japonaise qu'il en donne. Celle-ci est bien sûr à des années lumières des motivations des technocrates français qui n'ont qu'une vision purement comptable de la France. Voilà pourquoi ce livre offre une matière à réflexion originale et vivifiante.

GABRIEL BERNARD

Références

L'Occident Express : Plaidoyer pour un Shinkansen français contre le désert rural qui nous guette, *de Jean-François Sabouret, Atlande, 2021, 15 €.*





Avec son ouvrage, Jean-François Sabouret titille notre imagination pour sortir du désert français.

CINÉMA Tanaka Kinuyo, LA réalisatrice

A compter du 16 février, ne manquez pas de découvrir les 6 remarquables films tournés par la célèbre actrice.



Tanaka Kinuyo sur le tournage de La Lune s'est levée *(*Tsuki wa noborinu*, 1955).*

Après une année 2021 qui a permis de confirmer de manière éclatante tout le talent d'un HAMAGUCHI Ryûsuke, dont *Zoom Japon* avait, il y a plus de 3 ans, déjà vanté les mérites (voir *Zoom Japon* n°80, mai 2018), 2022 s'annonce comme un moment où les amateurs de cinéma japonais vont enfin être en mesure de découvrir de grands réalisateurs dont ils ne soupçonnaient peut-être pas l'existence. Le premier nom, déjà évoqué dans notre précédente édition, est YAMADA Yôji à qui la Maison de la culture du Japon consacre une première rétrospective tout au long de l'année. Le second est peut-être plus inattendu encore puisqu'il s'agit de TANAKA Kinuyo.

Considérée à juste titre comme l'une des plus grandes actrices japonaises, sinon la plus grande, après avoir joué pour MIZOGUCHI, OZU ou encore NARUSE, elle a choisi de passer derrière la caméra à une époque où cela paraissait inconcevable pour tourner 6 films, sur une dizaine d'années, qui représentent un véritable tournant dans l'histoire du 7e Art au Japon. En décidant de diriger ses propres films, la star ne fait pas un caprice. Elle s'y prépare consciencieusement et doit affronter de nombreuses réticences, notamment de MIZOGUCHI Kenji qui ne cessera de la dénigrer. Elle est déterminée *"à devenir réalisatrice parce que je voulais depuis longtemps que des femmes soient filmées par une femme, d'un point de vue qu'un homme ne comprendrait pas"*, comme elle le déclare en 1954.

Grâce à Carlotta, inlassable dénicheur de films du patrimoine et de pépites qui éclairent l'histoire du cinéma, le public français a désormais la chance d'avoir accès à ces 6 films parmi lesquels figurent, il ne fait aucun doute, de véritables chefs-d'œuvre. *Lettre d'amour* (*Koibumi*, 1953), le premier d'entre eux, illustre parfaitement sa détermination dans ses nouvelles fonctions et sa capacité à créer un univers qui lui est propre. Mais c'est surtout avec *Maternité éternelle* (*Chibusa yo eien nare*, 1955) tourné juste après le très ozuesque *La Lune s'est levée* (*Tsuki wa noborinu*, 1955) qu'elle exprime le mieux sa sensibilité et sa vision du cinéma. Près de 70 ans après sa sortie, ce film reste le plus bouleversant de sa courte carrière de cinéaste dans lequel elle a mis *"toute [s]a vie"*, comme elle l'a alors expliqué. A travers le destin tragique d'une femme qui ne parvient qu'à s'exprimer à travers la poésie, TANAKA Kinuyo signe une œuvre rare, digne d'être classée parmi les plus grandes du cinéma japonais de l'après-guerre. Si vous n'avez qu'un film à voir parmi les 6, c'est bien celui-là.

O. N.

Bientôt dans les salles

C'est le 16 février que vous pourrez découvrir en salles Lettre d'amour, La Lune s'est levée, Maternité éternelle, La Princesse errante *(*Ruten no ôhi*, 1960),* La Nuit des femmes *(*Onna bakari no yoru*, 1961) et* Mademoiselle Ogin *(*Ogin-sama*, 1962).*

TRADITION La Saint-Valentin a la vie dure

Au Japon, la fête des amoureux a longtemps rimé avec chocolat. Le produit reste roi, mais les habitudes changent.



Matsutani Haruyo

Les chocolats faits maison sont désormais très tendance au Japon.

La Saint-Valentin, la fête des amoureux à part entière, a pendant longtemps été au Japon le jour où les filles osaient déclarer leurs sentiments, en offrant une boîte de chocolat ou un gâteau au chocolat, et tenter leur chance avec l'élu de leur cœur. Les Japonais ont même inventé le "White day", le 14 mars, afin que les garçons puissent à leur tour offrir des cadeaux en remerciement pour les chocolats reçus un mois plus tôt. Or, ce folklore est en train d'être bousculé.

Dès les années 1960, où le nombre de mariages par amour a dépassé celui des unions arrangées, la Saint-Valentin était réservée à ces femmes amoureuses. Mais les années 1980 ont vu l'apparition du *giri-choko* (chocolat par obligation), qui consiste à offrir aussi des chocolats (moins chers) à son chef, au travail. Et depuis une vingtaine d'années, le cercle des personnes à qui on peut faire cadeau de chocolat s'est encore élargi, et on commence même à parler de *tomo-choko* (chocolat d'amitié). Avec l'arrivée du Salon du chocolat au Japon en 2003 (qui a lieu en janvier ou en février pour l'édition japonaise), on constate que de plus en plus de femmes achètent des chocolats de luxe pour les offrir… à elles-mêmes.

Pourtant, les Japonais semblent se lasser de cet événement. L'époque où les femmes n'osaient pas exprimer leur amour sans l'appui du rituel de la Saint-Valentin est bel et bien révolue. En 2018, la marque de chocolat Godiva a même publié un message délibérément polémique, incitant à *"arrêter le giri-choco"*, qui n'a plus de sens pour beaucoup de gens. Selon les statistiques de l'UOCC, 87 % des femmes pensent que le *giri-choko* peut ou doit disparaître.

Aujourd'hui, et toujours selon des sondages (réalisé en 2020 par Intage et en 2021 par UOCC), les chocolats achetés par la moitié des femmes lors de la Saint-Valentin sont destinés *"à leur famille"*, puis *"à elles-mêmes"*. Moins de 10 % en offrent à leurs collègues et supérieurs du bureau, un chiffre encore en baisse en 2021, d'une part à cause du télétravail, d'autre part par souci de ne pas offrir de denrées comestibles. Les chocolats "déclaration d'amour" ne représentent que 7 %. Et 30 % des femmes pensent ne plus en acheter du tout.

Mais cela ne signifie pas pour autant que ce rituel est en voie de disparition. Selon une étude réalisée par LINE en 2020, deux adolescentes sur trois confectionnent des chocolats pour la Saint-Valentin, quand elles ne sont que 40 % à le faire pour les femmes dans la vingtaine et 35 % pour les trentenaires. Ces friandises sont principalement préparées pour être consommées à la maison. Les boutiques de chocolat et les grands magasins qui réalisent 70 % de leur vente à cette période de l'année ne peuvent se permettre une baisse drastique. C'est pourquoi, cette année, ils innovent en proposant de riches gammes de produits que l'on peut acheter sur leur site, ou en vente exclusive en ligne, et offrent même les frais de port…

A l'avenir, il est possible que la Saint-Valentin prenne les couleurs de la famille, avec qui l'on a passé le plus de temps depuis le début de la pandémie, voilà maintenant deux ans.

SEKIGUCHI RYÔKO

LA RECETTE DE HARUYO



Mendiants au matcha (Macha mandian)

PRÉPARATION

01 - Préparer un bain-marie en plaçant un torchon au fond de la casserole pour poser un bol.

02 - Faire fondre le chocolat dans un bol au bain-marie à 40-45°.



03 - Hors de la casserole, incorporer la poudre de thé vert matcha tamisée.

04 - Bien mélanger puis laisser refroidir dans une eau glacée jusqu'à 24-26°.

05 - Réchauffer au bain-marie jusqu'à 38-30°.

06 - Regarder si le chocolat est consistant.

07 - Garnir les moules de chocolat à l'aide d'une poche.

08 - Tapoter pour aplatir et disposer les fruits.

09 - Laisser durcir au réfrigérateur 20 à 30 minutes.

10 - Servir.

INGRÉDIENTS (pour 10)

- 200 g de chocolat blanc
- 6 g de poudre de thé vert matcha

Utilisez les ingrédients ci-dessous selon votre goût

- Confit d'écorce de yuzu, goji, pignons de pin, graines de citrouille, graines de tournesol, myrtille séchée, framboises en morceaux déshydratées

Accessoires indispensables

- Thermomètre, poche, maryse, petits moules



Robin Takashi Lewis

Le Michinoku Trail permet de découvrir des paysages époustouflants comme les falaises de Kitayamazaki, dans la préfecture d'Iwate.

Au plus près de la mer et des hommes

Le chemin de randonnée Michinoku, dans le nord-est de l'Archipel, n'attend plus que le retour des touristes.

Lorsque le Japon rouvrira ses portes aux touristes, un fabuleux cadeau attend tous les amateurs de randonnée, de forêts et, plus généralement, de contact avec la nature. Il s'agit du sentier de randonnée côtière Michinoku (www.michinokutrail.com). Celui-ci s'étend sur une distance étonnante de 1 000 kilomètres à travers quatre préfectures (Aomori, Iwate, Miyagi et Fukushima) dans la région de Tôhoku, au nord-est de Honshû, de Hachinohe (préfecture d'Aomori) à Sôma (préfecture de Fukushima). Le chemin vous fait traverser des paysages accidentés, des forêts denses, des plages isolées et des parcelles de rizières. Vous rencontrerez également de nombreux petits villages de pêcheurs et villes côtières touchés, en mars 2011, par le grand tremblement de terre et le tsunami avec ses vagues de 13 mètres de haut.

Cette région est une terre sauvage et isolée. Elle figurait parmi les plus belles destinations choisies par le magazine *National Geographic* en 2020 et parmi les plus beaux lieux à visiter établis par le guide *Lonely Planet* la même année. Pourtant, elle demeure pratiquement inconnue de la plupart des touristes – pour l'instant. Moins de 2 % des visiteurs étrangers s'y sont aventurés en 2019. Michinoku est l'ancien nom du Tôhoku. Il signifie "la fin de la route", ce qui indique que la région est résolument hors des sentiers battus.

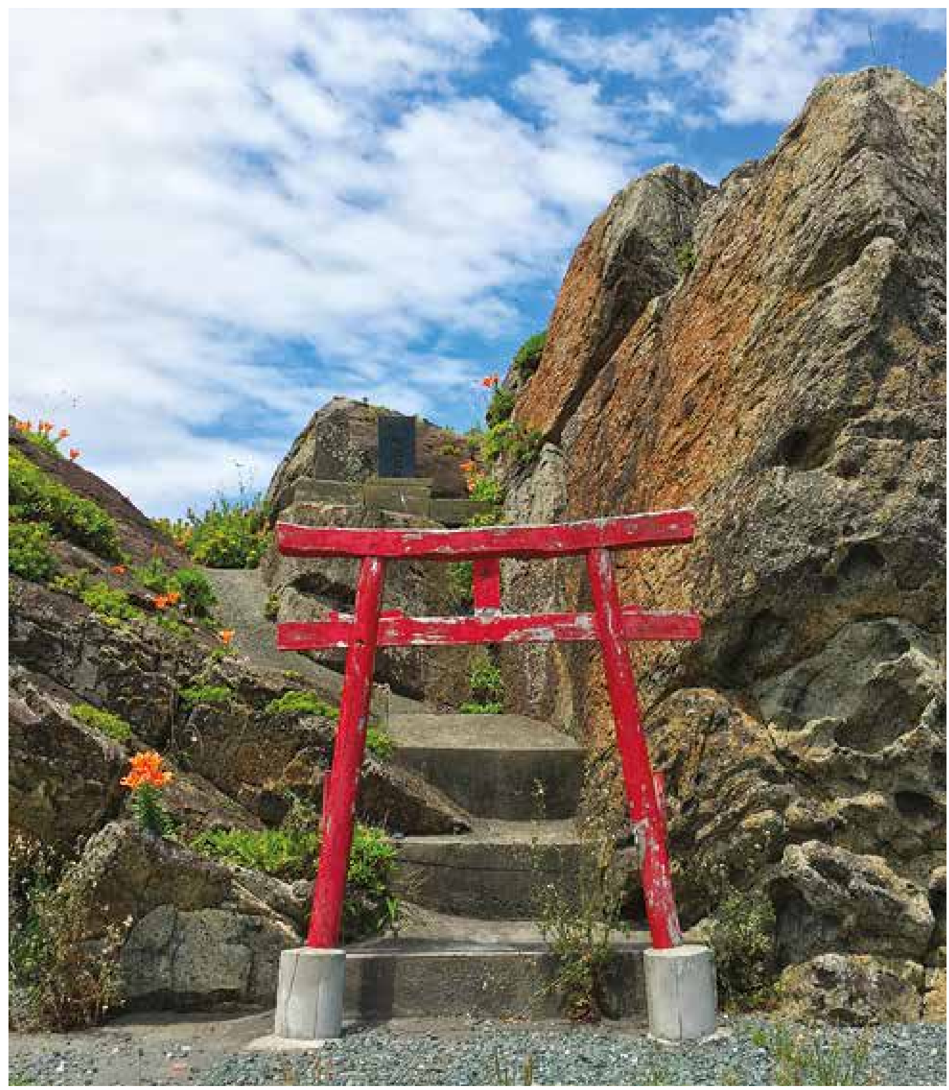
Le Michinoku Trail, inauguré en juin 2019, a été créé par le ministère de l'Environnement (http://tohoku.env.go.jp/mct/english) pour attirer les gens dans la région, dans l'espoir que le tourisme relance les économies locales durement éprouvées par la catastrophe de 2011. On espérait notamment qu'un grand nombre de touristes viendraient ici à l'occasion des Jeux olympiques de 2020, d'autant plus que Miyagi et Fukushima (à seulement 2 heures de Tôkyô

en train à grande vitesse), accueillaient certaines épreuves des JO.

Si une randonnée de 1 000 kilomètres d'une seule traite vous semble intimidante (on estime qu'il faut entre 6 semaines et 3 mois pour la faire), n'ayez crainte. Le Michinoku Trail comprend de nombreuses sections différentes, vous pouvez donc en parcourir une seule ou une partie. Même une excursion d'une demi-journée vous permettra de profiter d'une nature époustouflante.

Un tronçon particulièrement spectaculaire est celui de Fudai Sud, dans la préfecture d'Iwate, qui traverse les paysages magnifiques du parc national de Sanriku Fukkô, l'un des plus récents parcs nationaux du Japon (achevé en 2013). Vous y suivrez le littoral accidenté du Sanriku et ses falaises de 200 mètres de haut, vous plongerez dans des criques désertes baignées par des eaux turquoise, vous monterez et descendrez des escaliers sans fin, vous emprunterez des sentiers étroits à travers des forêts silencieuses (parsemées de panneaux "Attention aux ours") et vous traverserez des tunnels sombres creusés par les habitants il y a 60 ans. Le point culminant est constitué par les Alpes océaniques – des formations rocheuses d'un autre monde qui émergent de la mer, érodées en arches naturelles et en affleurements rocheux couverts de pins.

Pour les débutants, le guide officiel recommande le tronçon entre Natori et Iwanuma, dans la préfecture de Miyagi. Contrairement aux terrains montagneux exigeants d'autres tronçons, sur cette portion du sentier, vous marchez dans la vaste plaine formée par les rivières Natori et Abukuma. Le sentier passe également très près de l'aéroport de Sendai, ce qui en facilite l'accès. Quelle que soit la section que vous abordez, vous serez ému non seulement par la beauté de la nature, mais aussi par la vue des villes détruites par le tremblement de terre et le tsunami. Pour Robin Lewis, un jeune éco-entrepreneur anglo-japonais qui a parcouru 600 kilomètres du sentier en 2017 avant sa reconnaissance officielle, rencontrer les populations locales et écouter leurs histoires a été une expérience qui a changé sa vie.



Robin Takashi Lewis

Rencontre avec le sacré dans la préfecture d'Aomori.

"Marcher vous oblige à ralentir et à faire attention à tous les détails, à vous arrêter pour dire bonjour et prendre une tasse de thé", raconte-t-il. *"Ce qui rend vraiment les lieux uniques, ce sont les interactions avec les gens. Ce sont les gens qui font les lieux. Le tsunami a fait près de 20 000 morts et a rayé de nombreuses communautés complètement de la carte, dévastant des centaines de kilomètres de côte. 10 ans après, les habitants du Tôhoku sont toujours en train de reconstruire leur vie. Et, chose importante, ils sont impatients d'accueillir les touristes du monde entier"*, poursuit-il. Le jeune homme affirme que ses nombreuses rencontres avec la population locale *"[l]'ont*



Michinoku Trail Club

La plage de Jôdogahama, dans la préfecture d'Iwate, figure parmi les lieux les plus spectaculaires du Michinoku Trail.

rempli d'un sentiment d'espoir et d'optimisme pour l'avenir." Les Japonais sont réputés pour leur hospitalité *(omotenashi)*. Cependant, les innombrables actes de bonté aléatoires que Robin Lewis a vécus le long du Michinoku Trail étaient remarquables, même selon les normes japonaises. Comme cet homme qui l'a abordé en courant dans un petit village de pêcheurs. *"Il a crié 'Hello !' en anglais, m'a offert un repas et est parti sans dire un mot de plus."* Puis il y a eu la femme qui l'a vu marcher le long du sentier et lui a dit de s'arrêter. *"Elle a couru dans sa maison, et a sorti une chaise, ainsi qu'une glace et trois canettes de jus de fruits. Nous nous sommes assis à l'ombre et nous avons parlé jusqu'à ce que tout soit fini."* Une autre fois, il a eu une discussion matinale avec une femme âgée. *"Nous nous sommes séparés, et j'ai continué à marcher. Quelques heures plus tard, j'ai entendu une voiture s'arrêter à côté de moi. Elle était là, avec un sac de baies fraîchement cueillies et des bonbons à me donner en guise d'*omiyage *(souvenir). "*

Un autre jour, deux sœurs agées l'ont hébergé pour la nuit plutôt que de le laisser dormir dehors dans sa tente. *"Quand je leur ai demandé pourquoi elles avaient décidé de m'aider, l'une d'elles a raconté qu'elles avaient perdu leur famille et leur maison dans le tsunami. 'Ce fut une période extrêmement difficile et triste. Dans les semaines, les mois et les années qui ont suivi, tant de personnes du monde entier sont venues nous aider, de parfaits inconnus travaillant à nos côtés pour reconstruire notre ville. Ma famille a bénéficié de tant de gentillesse et de générosité, alors je pense qu'il est important de faire preuve de générosité', a-t-elle répondu."*

Un récit tout aussi touchant est celui d'OWADA-san, 80 ans, de Rikuzen-Takada, qui a raconté à Robin qu'il avait perdu deux fois sa maison à cause d'un tsunami. *"Je suis pêcheur depuis l'âge de 16 ans. En 1960, ma maison a été emportée par un grand tsunami. A l'époque, nous n'avions pas de système d'alerte précoce... il est arrivé et a tout emporté. Ma femme et moi avons donc construit une nouvelle maison à partir de rien et nous avons lentement remis nos vies sur pied. Puis, 50 ans plus tard, ma maison a de nouveau été emportée par le tsunami de 2011. Deux fois dans une vie... Quand je m'arrête pour y penser, c'est vraiment difficile à croire. Mais nous sommes des gens de la mer. Toute ma vie, j'ai eu un lien profond avec elle. Elle a subvenu aux besoins de ma famille pendant des générations et j'ai un profond respect pour elle. Alors, suis-je en colère ?*


Michinoku Trail Club

Le long de la côte de Tanesashi, non loin de Hachinohe, point de départ ou d'arrivée du Michinoku Trail.

Non. Nous devons simplement continuer à avancer. Nous allons reconstruire à nouveau et continuer", lui a-t-il raconté.

Malheureusement, les grands espoirs mis dans le tourisme porté par les Jeux olympiques n'ont pas abouti. En octobre 2019, quelques semaines seulement après l'ouverture officielle du chemin de randonnée, le typhon monstre Hagibis a causé des dommages considérables à certaines parties de la piste. À peine les réparations terminées, le coronavirus a frappé, détruisant le rêve d'un grand afflux de touristes.

"Au moment des Jeux olympiques, le nombre de randonneurs avait déjà diminué", explique AIZAWA Kumi du Michinoku Trail Club, qui gère le sentier. *"C'est vraiment dommage. Tout le monde, le long du sentier, ressent la même tristesse."* Cependant, elle veut rester optimiste et pense qu'après toutes ces épreuves, des temps meilleurs sont à venir. *"Si la situation sanitaire s'améliore, je pense que tout le monde dans la zone côtière du Tôhoku sera prêt à recevoir les randonneurs. Nous espérons qu'ils seront nombreux à vouloir venir marcher par ici."*

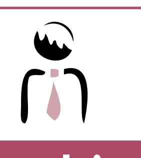
Pour l'instant, les habitants de la région doivent continuer à attendre et à espérer. Mais ce n'est qu'une question de temps avant que le monde découvre que les chemins du Michinoku ne constituent pas seulement l'une des randonnées les plus spectaculaires du monde, mais aussi une leçon inspirante pour l'humanité.

C'est d'ailleurs ce que Robin Lewis a déclaré lors d'une intervention à l'université du Tôhoku : *"C'est une histoire de résilience et de vulnérabilité humaine, mais aussi de la relation complexe entre les sociétés humaines et le monde naturel - fondamentale pour la vie sur Terre."*

STEVE JOHN POWELL
& ANGELES MARIN CABELLO

Pour s'y rendre

Les deux points de départ des sentiers, à Hqchinohe, dans la préfecture d'Aomori, et à Sôma, dans la préfecture de Fukushima, sont accessibles en train à grande vitesse (shinkansen) depuis Tôkyô. Des trains et des bus circulent le long d'une grande partie du sentier, permettant ainsi d'en parcourir certains tronçons selon ses goûts et ses capacités.



emplois



KINTARO Group, gère 10 restaurants dans le 1er et 2eme arrondissement de Paris et compte en ouvrir d'autres en 2022 (sushi, cuisine japonaise familiale, Izakaya, cuisine chinoise à la japonaise, takoyaki, etc...).
Dans le cadre de son développement KINTARO Group recrute : **des cuisiniers, des commis, des responsables de salle, des serveurs, des pâtissiers et des boulangers.** Vous êtes débutant ou vous avez un peu d'expérience l'essentiel c'est que vous soyez motivé.
Envoyez votre CV à recrutement.kyujin.paris@gmail.com

• **BERNARD ZINS** recherche vendeuse magasin femme Paris 6eme CDI 35h Français/Anglais courant exigé. CV à romain@zins.com

• **L'épicerie Satsuki** recrute
Si vous aimez le Japon, faire des cartons et travailler dans une bonne ambiance, nous avons un poste pour vous! Nous recherchons une personne sérieuse et motivée, autonome et ayant un minimum de connaissance dans les produits que nous vendons pour nous aider dans la préparation des commandes internet et magasin. CDD de 5 mois, 35H/semaine à notre entrepôt de Pt Evêque (38780) N'hésitez pas à nous envoyer votre CV et lettre de motivation à emploi@satsuki.fr

AOI Clothing

Recherche assistant(e) de direction avec esprit entrepreneurial, pragmatisme et rigueur.
Urgent : Recherche Un(e) assitant(e) de direction créatif(ve) et responsable.
TPE Franco-Japonaise multi-activités : créations prêt-à-porter Aoi clothing , importation de produits et artisanats du Japon + service catering event Izanai .
Vente spécialisée au travers des Foires Expositions en Europe, ainsi qu'en boutique, Paris et Suisse et sur internet.
+ Activité B to B.
Nous recherchons, des personnes pluriculturelles avec un esprit entrepreneurial pour assister la direction au niveau administratif, logistique, RH, achats et développement e-commerce et b to b.
Maitrise du Français indispensable, connaissance en Italien ou Allemand appréciées.
Postes à promouvoir en région parisienne (Aubervilliers) et/ou à Lausanne (Suisse).
Visa de travail EU demandé, CDI Temps plein.
recrute@aoiclothing.com 0617593193 @aoiclothing

AOI Clothing

Chargé-e communication et développement e-commerce @aoiclothing
Mode-Artisanat du Japon
Nous mettons à l'honneur la découverte du Japon traditionnel et moderne par le biais d'importation de produits japonais artisanaux et manufacturés du Japon, ainsi que ma notre ligne de vêtement made in France.
Nous recherchons une personne connaissant parfaitement les réseaux sociaux et les canaux de communication afin de faire rayonner notre concept dans toute la France et à l'étranger.
• Maîtrise du français lu, écrit, parlé [obligatoire]
• Maîtrise de l'anglais écrit [souhaité]
• Connaissances du Japon, de son histoire et de ses tendances actuelles [souhaité]
Visa de travail EU demandé, Freelance, CDD, CDI discutons en !
recrute@aoiclothing.com 0617593193 @aoiclothing

événements

• **Expo L'ile de Sado,** Dégustation de Sake et de Riz 19/02 17h Sway Gallery www.paris.sway-gallery.com

divers

• **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toute la France sur https://toulousesakeclub.com

cours

• **Ateliers DESSIN-MANGA**
Réalise ton propre manga ! stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Attention places limitées. Informations et inscription sur www.espacejapon.com

ZOOM JAPON

Publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info
Ont participé à ce numéro : ODAIRA Namihei, Gabriel Bernard, KOGA Ritsuko, Eric Rechsteiner, Gianni Simone, Corinne Quentin, HATAKEYAMA Naoya, SEKIGUCHI Ryôko, Steve John Powell, Angeles Marin Cabello, Robin Takashi Lewis, MAEDA Haruyo
TAKACHI Yoshiyuki, KASHIO Gaku, ETORI Shoko, TANIGUCHI Takako, MASUKO Miho, Marie- Amélie Pringuey, Marie Varéon (maquette)





Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.

SEFA

Japan Expo Sud

シャパンエキスポ・シュート

12e VAGUE

DU 18 AU 20 FÉVRIER 2022

AU PARC DES EXPOSITIONS MARSEILLE CHANOT

UNE BALADE AU CŒUR DE LA POP CULTURE JAPONAISE !

LA VOIX DE SON GOKU

Brigitte LECORDIER

Comédienne de doublage.

STREAMERS ET YOUTUBERS

Baghera Jones · DJ Boucherie · Hiuuugs · Horty · 123Lunatic · Trinity · Tokyo no Jo

AU PROGRAMME :
50 INVITÉS
90 ÉVÉNEMENTS
180 STANDS

Bien-être · Traditions · Origami · Ateliers · Bonsaï · Cuisine

PENDANT 3 JOURS DE FOLIE, JAPAN EXPO SUD VOUS OFFRE :
20 000 M²
2 SCÈNES
DU COSPLAY :
2 DÉFILÉS ET 1 SPECTACLE

VENEZ EN FAMILLE OU ENTRE AMIS ET PROFITEZ À FOND DU FESTIVAL !

Culture web · Décine · Arts martiaux · Jeux vidéo · Cosplay · Manga · Musique · Anime · Expositions

L'ACTUALITÉ ET LES TICKETS SONT SUR

www.japan-expo-sud.com

#japanexposud





LES TICKETS SONT EN PRÉVENTE SUR JAPAN-EXPO-SUD.COM ET DANS LES RÉSEAUX HABITUELS

FRANCEBILLET : Fnac - Géant - Magasins U - Intermarché - www.fnac.com - www.francebillet.com

TICKETMASTER : Ticketmaster.fr - Carrefour - Auchan - Cora - Cultura - E.Leclerc - serviceclients@ticketnet.fr

Accueil du public dans le respect des mesures sanitaires en vigueur

























NHK WORLD JAPAN

Heart-Centered Aichi

愛知

En février sur NHK WORLD-JAPAN : Focus sur la préfecture d'Aichi

● Journeys in Japan

Le mardi 1er février à 22h30

● BENTO EXPO

Le lundi 7 février à 18h30

Disponible en vidéo à la demande

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244

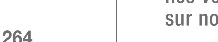


canal 361



canal 548





canal 264



Regardez notre direct
et retrouvez toutes
nos vod sur nhk.jp/world et
sur notre application gratuite.

